

Rochon de Chabannes,Marc Antoine J.

Les amans généreux.

LES AMANS GÉNÉREUX,

COMÉDIE

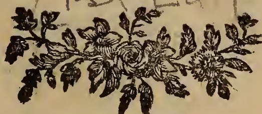
EN CINQ ACTES ET EN PROSE;

IMITÉE DE L'ALLEMAND.

Par M. ROCHON DE CHABANNES:

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens ordinaires du Roi, le Jeudi 13 Octobre 1774.

Le Prix est de trente sols.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue S.-Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint-Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

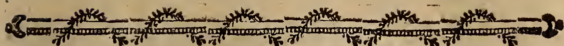


ÉPITRE A MA FEMME.

C'EST dans votre cœur que j'ai puiſé les ſentimens que j'ai mis dans la bouche de Minna, & je vous offre votre ouvrage. Que les Dédicaces tombent aux

pieds de la grandeur ; je préſente la mienne à l'amitié. Éloigné du tourbillon du monde, & ne vivant que pour vous & un très-petit nombre d'amis, je n'ai pas d'encens à prodiguer, mais j'ai des ſentimens à répandre, & mon âme, quand il s'agit d'aimer, a toujours beſoin de commencer par vous.





PRÉFACE.

JE dois beaucoup à M. Leſſing ; je lui dois un ſujet intéreſſant, de beaux motifs de Scènes, des mœurs pleines de franchiſe & d'honnêteté ; mais j'ai conſulté mon goût pour dialoguer ma Pièce, & j'y ai inſéré tout ce que j'ai trouvé de meilleur dans l'Auteur Allemand ; ces traits de ſentiment qui peuvent ſe tranſporter par-tout, & ne ſont étrangers nulle part.

J'AI obſervé une marche plus réguliere que celle de M. Leſſing ; j'ai débarraſſé ſon intrigue de tout ce qui pouvoit la faire perdre de vue, de Scènes de Valets, de Soubrette & d'Hôte qui occupent la moitié de ſa Comédie, & j'ai créé en conſéquence un Perſonnage important pour conduire la Pièce, entretenir l'action & l'intérêt, & remplacer

les Scènes un peu vuides dont j'étois obligé de me priver ; ce Perſonnage eſt le Comte de Bruxhal.

Il y a bien un Oncle de ce nom dans la Pièce Allemande ; mais il ne paroît qu'à la fin du cinquième Acte, pour conſentir en deux mots au mariage de Minna & de Téleim. Un accident arrivé à ſa Voiture, & dont on fait mention au ſecond Acte, le retient à deux milles de Berlin, pendant le cours de la Pièce, ainſi je puis avancer que j'ai créé le rôle, & tout ce qu'il produit.

Minna eſt fille dans la Pièce Allemande, & a un caractere très-décidé, emporté même ; mais cela ne bleſſe pas les Allemands : moins de ſimagrées, plus de vertus.

J'étonnerois bien davantage nos François, ſi je leur diſois que l'expoſition du Sujet de la Pièce Allemande ſe fait au quatrième Acte, eux qui la voudroient à la premiere

Scène du premier Acte. Il suffit de faire un pas hors de son pays pour rencontrer de nouveaux principes, de nouvelles mœurs, & un goût absolument différent de celui de sa Nation.

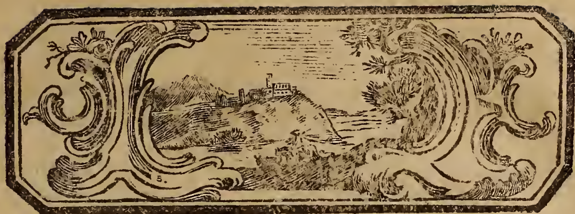
Un esprit de critique ne m'a pas fait faire ces observations, ni entrer dans ces détails ; je n'ai eu dessein que de rendre compte de la maniere de M. Lessing & de la mienne.

Il a composé sa Pièce pour les Allemands ; j'ai fait ma Comédie pour les François, & nous n'avons eu tort ni l'un ni l'autre.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
	Messieurs
LE COMTE DE BRUXHAL.	*Des Essarts.*
TÉLEIM, Major d'un Régiment Prussien, amoureux de Minna.	*Molé.*
VERNER, Maréchal des Logis du Régiment du Major.	*Préville.*
L'HOSTE.	*Augé.*
JUSTIN, Valet du Major.	*Dugazon.*
UN DOMESTIQUE du Comte de Bruxhal.	*Bouret.*
	Mlles.
LA COMTESSE MINNA DE BARLEIM, Nièce du Comte.	*Doligny.*
FANCHETTE, Femme-de-Chambre de Minna.	*Fanier.*
GARÇONS DE L'HÔTE.	Personnages muets.
GENS DU COMTE.	Personnages muets.

La Scène est à Berlin dans un Hôtel garni, & représente un Sallon meublé modestement, qui conduit à plusieurs Appartemens.

LES



LES AMANS GÉNÉREUX, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'HOSTE, UN DOMESTIQUE *en livrée*, GARÇONS *d'Auberge*, *& gens de livrée*, *Personnages muets.*

[*L'Hôte entre, suivi de quelques-uns de ses Garçons qui sont en veste, en bonnet, & en tablier verd, & de quelques Gens de livrées portant des valises.*]

L'HOSTE, *à ses Garçons.*

ALLONS, grand feu par-tout : que le Sommeiller, le Cuisinier & l'Écuyer ne s'écartent pas, & soient

aux ordres des illuſtres étrangers qui nous arrivent ? (*A un des Domeſtiques.*) Qui ſont vos Maîtres ?

LE DOMESTIQUE.

De grands Seigneurs.

L'HOSTE.

Tant-pis : cela fait beaucoup de bruit & peu de dépenſe. (*Aux Domeſtiques portant des valiſes.*) Attendez, attendez, un moment ici, Meſſieurs ; on va vous faire paſſer là-dedans. Nous donnons à vos Maîtres l'appartement d'un Officier diſgracié qui loge ici depuis long-temps, & nous le plaçons un peu plus haut ; mais encore faut-il bien le déménager pendant ſon abſence, & avoir ſoin de ſes effets ; car vous n'en répondriez pas, Meſſieurs.

LE DOMESTIQUE.

Ce ne ſeroit pas la peine de les trouver.

L'HOSTE.

Je le conçois. (*A ſes Garçons.*) Qu'on donne à ces gens-ci de mauvais lits & de bon vin, afin qu'ils s'amuſent plutôt à boire qu'à dormir. (*Aux Domeſtiques.*) Vos Maîtres ſeront bien, auront de bons lits, des appartemens commodes. C'eſt le meilleur Hôtel garni de Berlin. C'eſt ici que logent tous les Princes d'Allemagne, & j'ai eu l'honneur d'y recevoir les Miniſtres de France & de l'Empereur.

LE DOMESTIQUE.

Il vous manquoit d'avoir reçu Monſieur le Comte.

L'HOSTE.

A la bonne heure. Fait-il de la dépenſe ? Aime-t-il la bonne chère ?

LE DOMESTIQUE.

Il boit & mange en Allemand, & paye en Anglois.

L'HOSTE.

Oh ! s'il fait de la dépenſe, je le traiterai comme une Alteſſe : cela ne nous coûte rien à nous autres, & nous donnons ici du Monſeigneur à tous les Aventuriers qui voyagent avec des ducats, quoique nous apprenions de leurs gens que ce ſoient des Marchands de Londres ou de Paris.

LE DOMESTIQUE.

Fort bien.

L'HOSTE.

Monſieur le Comte eſt donc un gros Seigneur, qui fait de la dépenſe & qui paye ? C'eſt bon à ſçavoir. Et cétte perſonne qui voyage avec lui, eſt-ce ſa femme, ſa fille, ou bien ſa.... bonne amie ?... Elle eſt jolie, au moins.

LE DOMESTIQUE.

C'eſt ſa Nièce. Il n'a jamais voulu ſe marier, parce qu'il n'y avoit pas de parti aſſez noble pour lui en Allemagne.

L'HOSTE.

Quel malheur pour ſa poſtérité !

LE DOMESTIQUE.

Mais au reſte c'eſt un bon humain que le Comte de Bruxhal.... Il eſt un peu fier, un peu prompt, un peu brutal; mais il vous donne un ſoufflet, un coup de pied, & un ducat en même temps.

L'HOSTE.

Et un ducat en même temps? Oh! le marché eſt bon; & ſa Nièce, donne-t-elle des ſoufflets & des ducats?...

LE DOMESTIQUE.

Oh! elle donne, elle, des ducats & de bonnes paroles! C'eſt la plus douce, la plus aimable, la plus modeſte, & la plus honnête perſonne du monde.

L'HOSTE.

Et comment vit-elle avec ſon Oncle?

LE DOMESTIQUE.

Comme on vit avec un Oncle dont on attend toute ſa fortune.... Mais les voici.

(Les Garçons de l'Auberge ſe retirent.)



SCÈNE II.

FANCHETTE, LA COMTESSE, LE COMTE, L'HOSTE, & les Gens de livrée.

LE COMTE, *avec humeur.*

EH bien! où eſt donc cet appartement, qu'on nous fait attendre là-bas depuis trois quarts-d'heure?... L'Hôte ſe moque-t-il?

L' HOSTE.

Pardonnez, Monſeigneur.... Encore un moment, & je ſuis en état de vous recevoir comme vous le méritez. Je fais déménager un Officier....

MINNA, *à l'Hôte.*

Voilà ce qu'on vient de nous dire, & j'en ſuis vraiment fâchée : j'aurois bien voulu, Monſieur l'Hôte, que vous n'euſſiez pas dérangé cet Officier....

L' HOSTE.

Oh! les Officiers, Madame, ſont accoutumés à camper & à décamper.... Et ce ſont mes affaires, après tout.

LE COMTE.

Oui, oui, ce ſont les affaires de l'Hôte, ma Nièce; & vous n'auriez pas dû vous en mêler.

L'HOSTE.

Notre Officier ſe fâchera, s'il veut; je m'en embarraſſe peu. Je n'ai pas oſé lui dire de s'en aller; mais il décrédite ma maiſon, & je ne ſerois pas fâché qu'il prît ſon parti.

LE COMTE.

Comment?

L'HOSTE.

Ah! c'eſt une longue hiſtoire, une hiſtoire de corps.... Et ſi elle pouvoit intéreſſer votre Excellence?...

LE COMTE.

Une affaire d'honneur?

L'HOSTE.

Non: il ſe bat tant qu'on veut; mais il aime l'argent; & au fond je ne le blâme pas. Il y a été attrapé; voilà le mal. Il n'y a que les mal-adroits qui aient tort. Tant y a que tout le monde lui tourne aujourd'hui le dos, & que pluſieurs de ſes camarades & de ſes meilleurs amis même viennent de quitter ma maiſon, pour n'être pas dans le cas de le voir, de le rencontrer, ni même de le ſaluer.

LE COMTE.

Eh bien! ma Nièce, vous avez fait-là une belle étourderie, d'avoir envoyé chez cet homme?...

MINNA.

Lui faire des excuſes d'avoir pris ſon apparte-

ment.... Il n'y a pas d'inconvénient à cette démarche ; & nous ne devons pas entrer....

LE COMTE.

Oh ! non, nous ne devons rien examiner ? Il eſt du Régiment.... (*Bas à ſa Nièce.*) du Major ; & il faut à quelque prix que ce ſoit....

L'HOSTE.

C'eſt un homme poli, au reſte, & qui ſçait vivre.

LE COMTE.

Aux dépens d'autrui.

MINNA.

Eh ! mon Oncle, nous avons appris, aux dépens d'un homme bien reſpectable, à nous méfier du jugement des hommes ! ... Celui-ci n'eſt peut-être pas moins malheureux que le Major Téleim.

L'HOSTE, *avec vivacité.*

Le Major Téleim ! Eh ! mais.... C'eſt....

MINNA.

Eh ! qui ſçait même, mon Oncle ? ...

LE COMTE.

Es-tu folle ? ... Je voudrois bien que le faquin s'avisât de me parler ainſi du Major Téleim ? ... Je le ferois mourir ſous le bâton.

L'HOSTE, *à part.*

Gardons-nous de lui dire que c'eſt lui-même.... J'allois faire une belle ſottiſe !

LE COMTE.

Achevez de me déménager votre Officier ; & jettez-moi par la porte, ou par la fenêtre, tout ce qui peut appartenir à ce frippon-là.

L'HOSTE, *à part.*

Je n'ai garde de rien laiſſer chez lui qui puiſſe le faire reconnoître, & me procurer les honoraires de mon panégyrique.

LE COMTE.

Qu'il n'ait rien à réclamer ici, & qu'il ſe diſpenſe de nous remercier de nos politeſſes, entendez-vous ?

L'HOSTE.

Je ferai enſorte que vous n'entendiez ſeulement pas parler de lui. (*Aux Domeſtiques du Comte.*) Allons, Meſſieurs, ſuivez-moi.

(*Il ſort.*)



SCÈNE III.

FANCHETTE, MINNA, LE COMTE.

LE COMTE.

NOus allons avoir une viſite de cet Officier.

MINNA.

Eh bien ! mon Oncle, nous le recevrons.

LE COMTE.

J'aimerois mieux recevoir le Diable qu'un malhonnête homme. Vous ne ſçaurez pas ce qu'eſt devenu Téleim : j'en ſuis fâché. Tâchez de le découvrir par un autre moyen, à la bonne heure : je vous aiderai même volontiers dans vos recherches. Mais.......

MINNA.

Mais mon Oncle, cet Officier.... Si c'étoit....

LE COMTE.

C'eſt un frippon.... Ne m'en parle plus. Il n'eſt pas le ſeul au reſte qui puiſſe nous donner des nouvelles du Major Téleim..... Et je t'en promets, moi, aujourd'hui, dans l'inſtant même. On ſçaura ce qu'il eſt devenu à la Cour ; & j'y vôle. Ferme la porte ſur le nez à notre Officier, s'il ſe préſente ; & moi, je vais aller ſervir Téleim. Je n'ai quitté la Saxe

que pour lui, & on m'écoutera sans doute ici : je parlerai haut, du moins.

FANCHETTE.

Oh ! nous n'en doutons pas.

LE COMTE.

Oui, je dois justice à Téleim, & je la lui rendrai. J'irai au Directeur de la Guerre, j'irai au Roi, s'il le faut, & je lui dirai : « Vous n'avez pas un plus » honnête-homme que Téleim dans votre Royaume ; » c'est un sujet fidèle, un ennemi généreux : rendez- » lui ses biens, son honneur, son état, & placez-le » auprès de vous ; vous ne sçauriez mieux faire ; les » honnêtes gens sont rares, & sur-tout à la Cour ».

MINNA.

Ah ! mon Oncle, adoucissez.....

LE COMTE.

Je n'adoucirai rien. Je dirai au Roi : « On vous a » trompé ; vous avez cru les accusateurs ou plutôt » les ennemis de Téleim. Ils vous ont persuadé que » sa conduite n'étoit pas nette dans les contributions » qu'il avoit levées sur nous pendant la derniere » guerre, & que l'on trouveroit chez lui des traces » de ses connivences avec nous. Vous avez fait » enlever ses papiers, & vous l'avez condamné sur » un billet qui ne prouve que sa bienfaisance & son » humanité. Vous aviez laissé Téleim maître de » se contenter de telles contributions, s'il ne pouvoit » en obtenir de plus fortes : Téleim a exécuté vos or-

» dres ; il s'est borné à la derniere extrémité, &, après
» même avoir vérifié l'excès de notre misere, à exiger
» la moins onéreuse de vos demandes ; mais cette
» demande étoit encore bien au-dessus de nos for-
» ces, & il faut que vous sçachiez comment il nous
» a mis en état de vous obéir. Nos Bailliages avoient
» en vain représenté à Téleim l'impossibilité de vous
» satisfaire ; il les avoit en vain menacés d'une exécu-
» tion militaire ; tous nos Citoyens, les mains join-
» tes & levées vers lui, l'implorant au nom de l'Être
» Suprême, de l'humanité, & de vous-même, Sire,
» attendoient ce qu'il alloit résoudre, la flamme, le
» pillage & la mort, qu'il retenoit encore, & qu'ils
» voyoient errer autour de lui ; Téleim écarte cette
» scène d'horreur, porte la joie & la consolation
» dans l'ame de tant de malheureux, délie, en pleu-
» rant, les cordons de sa bourse, & complette avec
» eux la somme que vous en exigiez. Voilà la dette
» des Saxons, & le crime du Major Téleim ; la re-
» connoissance que tout un peuple lui a signée à
» genoux, & non, comme on a voulu le faire croire
» ici, le salaire de ses perfides complaisances envers
» les Bailliages. Que Votre Majesté répare ses torts ;
» c'est le plus beau droit de l'autorité, & la plus
» belle action que puisse faire un Souverain ; qu'Elle
» les répare, où nous les réparerons pour Elle. Oui,
» Votre Majesté peut garder le billet que nous avons
» fait à Téleim, & que la calomnie & la bassesse
» ont porté au pied de son trône : mais nous paie-
» rons toujours à ce brave Officier les deux-mille

» pistoles qu'il nous a avancées, & rien n'effacera ja-
» mais la reconnoissance de nos cœurs. »

MINNA.

Ah! mon Oncle, que vous êtes bon & généreux! On voit combien la vertu vous enflamme; mais prenez garde d'irriter notre Juge : il faut parler aux Rois avec tant de ménagemens!....

LE COMTE.

Eh, pourquoi donc? Tous ces ménagemens trahissent toujours la vérité; & je ne mets au-dessous de celui qui approche des Rois & la leur déguise, que le Souverain qui ne veut pas l'entendre.

MINNA.

Mon Oncle, vous avez raison; mais vous aimez Téleim, & vous devez craindre de le compromettre, en voulant le servir.

LE COMTE.

Qu'est-ce à dire, le compromettre en voulant le servir? Me prenez-vous pour un sot, un idiot? Ah! voilà comme les enfans en veulent toujours sçavoir plus long que nous! Eh bien, servez Téleim, conduisez cette grande affaire; (*Le Comte s'assied.*) je ne m'en mêle plus.

FANCHETTE, *à part.*

Elle n'en iroit pas plus mal.

MINNA.

Mais, mon Oncle, vous ne me comprenez pas. Une réflexion....

LE COMTE.

Je réfléchis tout ſeul.... Je ſuis bien bon de me donner tant de peine & de tracas!....

MINNA.

Vous aimez à obliger, mon cher Oncle....

LE COMTE.

Oui, c'eſt vrai, c'eſt mon foible; mais je veux qu'on me laiſſe faire....

FANCHETTE, *à part.*

Nous y avons été tant de fois trompées!....

LE COMTE.

Qu'on ait confiance en nous.....

MINNA.

C'eſt juſte.

LE COMTE.

Qu'on me laiſſe réfléchir tout ſeul....

FANCHETTE, *à part.*

Le moyen de vous en empêcher?

LE COMTE.

Et qu'on ne croie pas enfin avoir plus d'eſprit que moi.

MINNA.

Je n'en ai jamais eu l'idée.

FANCHETTE.

Ce feroit conſcience.

MINNA.

Mon Oncle, mon cher Oncle, ſoyez perſuadé...

LE COMTE.

Voilà qui eſt bien. Taiſez-vous donc, & me laiſſez faire. Je t'ai promis de courir après Téleim, & j'y cours auſſi, malgré ma goutte, parce qu'il te convient & me convient également. C'eſt pourtant un homme ſingulier, que ton Téleim..... Te refuſer, parce que tu es trop riche!..... L'action eſt belle au reſte, & me pique de générosité.... Oh! je le ſervirai, je le ſervirai.

MINNA.

Que de graces!....

LE COMTE.

Oui; car je t'avouerai que je ne ſuis pas trop curieux de me préſenter devant le Roi de Pruſſe, parce que j'ignore comme il me recevra.... Il n'aime que les Militaires & les Gens de Lettres, ce Prince là. Je ne ſuis plus l'un, je ne ſerai jamais l'autre; je n'ai pas envie de déroger à mes ſeize quartiers, & de me rendre homme de Lettres, pour lui faire plaiſir.... N'ai-je pas vu des *Algarotti*, des *Maupertuis*, des *Voltaire*, dans ſes équipages? Eh! qu'eſt-ce qu'ils prouvoient, ces gens-là?

MINNA.

Téleim vous a fait cependant pluſieurs fois convenir que la ſcience....

LE COMTE.

Je ne ſuis jamais convenu de rien avec lui. Il eſt taquin ; je me fâchois ; & il étoit obligé d'avouer que j'avois raiſon.

FANCHETTE, *à part.*

Cela perſuade.

LE COMTE.

Il eſt auſſi un peu entiché de Littérature, notre Téleim ; mais je lui pardonne, parce qu'enfin il me lit les Gazettes, & qu'à tout prendre il y a de bonnes choſes dans ces ouvrages-là : on y lit les promotions que font les Souverains, les noms des gens en place, les mariages & les morts des chefs de maiſon, enfin tout ce qu'il y a d'intéreſſant à ſçavoir...

FANCHETTE, *à part.*

Pour les ſeize quartiers.

LE COMTE.

Mais je te laiſſe, & vais voir ce qu'on me donne à dîner, & où je coucherai ; après quoi je vôle au Directoire, à la Cour, chez les Miniſtres, les Commis même ; & je fais entendre raiſon à tous ces gens-là, s'il y a moyen de la leur faire entendre.

(*Il ſort.*)



SCENE IV.

FANCHETTE, MINNA.

MINNA.

MON Oncle me fait trembler.

FANCHETTE.

Comment, Monſieur le Comte! .... Il aime Monſieur le Major autant que vous; il n'eſt occupé que de vos intérêts.

MINNA.

Il eſt vrai.

FANCHETTE.

Il a fait ce que vous n'auriez oſé faire ſans lui.

MINNA.

J'en conviens.

FANCHETTE.

Il quitte ſa maiſon, ſa patrie pour venir le défendre.

MINNA.

D'accord.... C'eſt le meilleur humain de la terre; mais il nuit toujours à ceux qu'il veut ſervir.

FANCHETTE.

Aſſez ſouvent, du moins.

MINNA.

MINNA.

Il se fâchera dans l'anti-chambre contre les Valets, s'ils ne le laissent pas entrer d'abord; dans le cabinet contre les Ministres, s'ils ne lui font pas excuse du moindre retard: il dira : « Vous devez me connoî- » tre, Messieurs, (à des gens qui n'auront peut être jamais entendu parler de lui); & si l'on ne le connoît pas, si on lui fait la plus légere observation sur l'affaire de Téleim, il sera d'abord aux champs, dira du mal des Ministres, des Commis, les traitera d'envieux, de frippons & de sots; & tout sera perdu.

FANCHETTE.

Oui, mais il revient aussi-tôt.

MINNA.

Eh! les gens offensés reviennent-ils de même? Et si Téleim n'étoit pas justifié, autre embarras: qui viendroit à bout de ce singulier personnage?... Ne m'a-t-il pas écrit une belle Lettre ce Téleim? Non; il y a des momens où je suis tentée de le haïr.

FANCHETTE.

Ils sont courts, heureusement.

MINNA.

Il est vrai, Fanchette. Eh! ne dois-je pas en effet lui pardonner cette injuste délicatesse qui l'éloigne en ce moment de moi? Elle a quelque chose de si noble, de si héroïque, de si imposant!.... Non; il me semble que Téleim est un être privilégié qui fait honte au reste de la terre; oui, Fanchette, oui.... De-là peut-être un peu d'indiscrétion & de franchise dans mon goût pour lui.

FANCHETTE.

Il faut bien avouer ce qu'on ne peut pas cacher.

MINNA.

Et ce qu'on ne doit pas cacher. J'aime Téleim, non pas comme on aime les autres hommes, avec cette défiance & cette réserve qu'inspirent le mépris qu'on a pour l'Humanité, & les préjugés dans lesquels on est élevé; je l'aime avec sécurité, je le lui avoue avec franchise, je n'en fais mystere à personne, parce que je ne crains ni le public, ni mon amant, ni moi-même. Il y a des passions qui en imposent même à la perversité des mœurs. Qui pourrois-je aimer qui valût mieux que lui, & qui répondît mieux au public de la délicatesse de mes sentimens?

FANCHETTE.

N'êtes-vous pas veuve d'ailleurs, veuve affligée de dix-neuf ans, mais enfin maitresse de vos actions?

MINNA.

Mais quand je serois encore sous la puissance paternelle, je ne mettrois guères moins de franchise dans mes procédés. Je dirois à mes parens: « Voilà l'homme qui peut seul me rendre heureuse; au monde, » voilà celui que j'ai préféré, parce qu'il est le plus » vertueux, & que je veux estimer & aimer mon » mari ».

FANCHETTE.

Il n'y a pas un mot à répondre à cela.

MINNA.

Que ces femmes, que ces hommes qui se marient

ſans reſpecter le Mariage, ou qui reſtent célibataires pour pervertir l'ordre de la ſociété, rougiſſent de leur conduite; cette pudeur n'eſt que la honte de leurs déréglemens; c'eſt un remords, & non pas une vertu. Mais moi, puis-je rougir d'aimer Téleim? Je veux être mère tendre, épouſe fidelle : j'ai conſulté mon cœur pour aſſurer ma vertu. Ne ſommes-nous pas nées pour aimer? Ah! la belle paſſion que l'amour, quand il n'y a pas un ſeul homme en droit de nous la reprocher, & ſur-tout quand nous ne pouvons pas nous la reprocher à nous-mêmes! J'aime Téleim; &, après le plaiſir de le lui dire, je ne ſens que celui de l'avouer à tout le monde.

FANCHETTE.

Vous avez raiſon; je penſe comme vous; mais je ne ſuis pas ſi à mon aiſe avec Paul Verner, &, quand on m'en parle, je rougis; & cependant, Madame....

MINNA.

Oh! je le crois. Tu es trop bien élevée, pour avoir la fauſſe pudeur dont je viens de parler; à ton âge, on rougit, parce qu'on n'a penſé à rien.

FANCHETTE.

Grand merci de la politeſſe, mais j'ai penſé à tout.

MINNA.

Tais toi..... Mais Ridern, que j'ai envoyé vers cet Officier du même Régiment que Téleim, ne revient pas : qui peut le retenir? Non, j'ai une impatience de ſçavoir....

FANCHETTE.

Mais Ridern vient de partir, Madame.

MINNA.

Mais pour faire mes excuſes à cet Officier que nous avons délogé, il ne faut pas tant de temps....

FANCHETTE.

Mais pour lui demander où peut être Téleim, les circonſtances de ſon affaire.....

MINNA.

Mais je ne l'ai point chargé de cela, Mademoiſelle; je ne lui ai ordonné que de prier l'Officier....

FANCHETTE.

Oh ! je ne ſçais pas au juſte ce que vous lui avez ordonné; car vous l'avez fait venir & revenir dix fois, pour lui faire ſon thême de dix façons; & je ne ſerois pas ſurpriſe qu'il n'en eût retenu aucune.

MINNA.

Nous voilà bien avancées ! Que ne me diſois-tu cela ? Je t'aurois chargée toi-même....

FANCHETTE.

D'aller trouver un Officier ! Votre ſervante, Madame; ils ne ſont pas tous comme Téleim.

MINNA.

Il eſt vrai. Connois-tu quelqu'un qui ait plus de qualités que Téleim ?

FANCHETTE.

Verner a bien auſſi ſon mérite.

MINNA.

Qui ſoit plus généreux, plus bienfaiſant ?

FANCHETTE.

Il n'a rien à lui.

MINNA.

Qui ſe préſente mieux?

FANCHETTE.

Il ne fait que l'exercice, mais c'eſt avec une grace..

MINNA.

Qui ait plus de liant, de douceur dans le caractère?

FANCHETTE.

Il jure, mais ſans faire de mal à perſonne.

MINNA.

Il jure?....

FANCHETTE.

Rarement; mais il me donne envie de rire, quand cela lui arrive.

MINNA.

Et ſon eſprit?

FANCHETTE.

Il eſt plaiſant, il m'amuſe.

MINNA.

Eh! mais...... C'eſt qu'il dit les choſes comme perſonne ne les dit!

FANCHETTE.

Comment! l'auriez-vous entendu quelquefois?

MINNA.

Si j'ai entendu Téleim?

FANCHETTE.

J'ai cru que vous me parliez de Verner.

MINNA.

Auſſi folles l'une que l'autre, mon enfant.

FANCHETTE.

Que voulez-vous? chacun a ſa folie! je commence

aussi à m'impatienter de ne pas voir revenir Ridern; car je l'avois chargé de s'informer de Verner.

MINNA.

Comment, de Verner? Eh! mais, qu'est-ce que c'est que cette extravagance-là? Je ne suis plus surprise si Ridern ne revient pas : il aura fait vos commissions, & oublié les miennes. C'est bien intéressant, au moins, de sçavoir où est Paul Verner! Eh! à qui voulez-vous, Mademoiselle, qu'il le demande? Croyez-vous qu'un Officier aura la complaisance de lui donner des nouvelles d'un Maréchal des Logis, de Paul Verner? ... Il aura renvoyé le questionneur à coups de canne.

FANCHETTE.

Il en seroit revenu plus vîte.

MINNA.

Il est bien temps de plaisanter! Voyez-là-bas; demandez à l'Hôte, à mes gens, où est Ridern, ce que c'est que cet Officier; & revenez promptement.

FANCHETTE.

J'y cours, Madame.

(*Minna sort.*)

SCÈNE V.

FANCHETTE, *seule.*

MAIS si je rencontre Verner, adieu la commission.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

JUSTIN, L'HOSTE.

JUSTIN.

MONSIEUR le Major ne veut ni de l'appartement où tu as placé ſes effets, ni de tout autre.... Tu nous as délogés pour des étrangers, ſans nous en demander notre avis : voilà ton argent, & nous ſortons. Retire-toi.

SCÈNE II.

JUSTIN, VERNER, L'HOSTE.

VERNER.

QUE faites-vous avec ce coquin-là, Monſieur Juſtin ?

JUSTIN.

Je le paye, Monſieur Verner, & lui dis de ſe retirer.

VERNER.

Et il ſe fait prier !.... Sors, ou je vais te payer comme tu le mérites.

L'HOSTE.

Je ne demande plus rien.

(Il ſort précipitamment.)

SCÈNE III.

JUSTIN, VERNER.

VERNER.

J'APPORTE de l'argent à Monſieur le Major, & je vais faire la guerre aux Tartares, aux Coſaques, aux Calmoucks.

JUSTIN.

Qui ſont ces animaux-là ?

VERNER.

Vous avez entendu parler de Pugaſt-chew.

JUSTIN.

Non; qu'eſt-ce qu'un Pugaſt-chew ?

VERNER.

C'eſt un chef de révoltés, & je n'aime pas ces

gens-là, moi. Je vais me joindre aux Ruſſes pour le mettre à la raiſon. Dieu ſoit loué, qu'il y ait au moins guerre en quelque coin du monde. J'eſpérois qu'on recommenceroit en Allemagne, mais on n'y fait que des camps, des revues ; & je veux des batailles, moi. Oui, Juſtin, né ſoldat, ſoldat je veux mourir. Je vais faire une campagne avec les Ruſſes, contre les Calmoucks & les Tartares. Je veux voir ſi ces gens-là valent nos Européens, nos Allemands, & ſur-tout un ſoldat Pruſſien.

JUSTIN.

J'eſpère que vous ne ſerez pas aſſez fou pour abandonner votre jolie Terre.

VERNER.

Je la porte ſur moi : je l'ai vendue.

JUSTIN.

Vendue !

VERNER.

Oui ; j'en ai tiré hier deux-cents ducats, & je les apporte à mon Major.

JUSTIN.

Eh ! que voulez-vous qu'il en faſſe ?

VERNER.

Qu'il les boive, qu'il les mange, qu'il les joue. Il faut qu'un homme comme lui ait de l'argent. C'eſt bien affreux qu'on lui retienne ſi long-tems ce qu'on lui doit, & qu'on traite le plus honnête-homme de

l'armée avec tant d'injuſtice & de barbarie! Ah! ſi j'étois à ſa place, j'enverrois ce ſervice-ci au diable, & j'irois avec Paul Verner!

JUSTIN.

Vous êtes trop bon, Monſieur Verner: nous ne voulons pas de votre argent; gardez vos ducats. Vous pourrez auſſi reprendre la ſomme que vous avez déjà prié mon Maître de vous conſerver; car il m'a chargé de vous dire de venir l'en débarraſſer.

VERNER.

Le Major a donc de l'argent?

JUSTIN.

Non.

VERNER.

Eh! de quoi vivez-vous?

JUSTIN.

Des débris de notre fortune.

VERNER.

Et il refuſe de garder mon argent dans une pareille détreſſe?

JUSTIN.

Oui; & il vient de me traiter très-durement, parce que je lui faiſois entendre, comme nous en étions convenus, qu'il pouvoit en diſpoſer.

VERNER.

Oh! nous verrons qui l'emportera.

JUSTIN.

Ne l'efpérez pas, Monfieur Verner. Tenez, il vient de faire une action qui a achevé de me confondre, & qui doit vous ôter toute efpérance de lui faire accepter votre petite fortune.

VERNER.

Qu'eft-ce que c'eft ?

JUSTIN.

Vous connoiffez bien la Comteffe de Marloff?

VERNER.

Oui; c'eft la veuve d'un de fes anciens camarades, une femme bien refpectable & bien malheureufe, chargée d'une nombreufe famille, & fans fortune.

JUSTIN.

Elle fort d'ici.

VERNER.

Son mari devoit confidérablement au Major.

JUSTIN.

Il ne lui doit plus rien, & Monfieur le Major n'en eft pas plus riche.

VERNER.

Comment ?

JUSTIN.

J'étois dans un coin de l'appartement du Major fans qu'il en fût rien, & j'ai été témoin de la fcène la plus extraordinaire que j'aie jamais vue de ma vie. Madame

Marloff eſt entrée, lui a dit qu'elle venoit acquitter les dettes de ſon mari, retirer ſes billets, & le payer. Le Major a nié la dette, les billets, l'a forcée de remporter ſon argent, & a tout déchiré dès qu'elle a été partie.

VERNER.

Et on perſécute de pareils gens! & des camarades, qui devroient être à ſes pieds, ſont aſſez lâches pour lui tourner le dos! Ah! il faut que je fuie ce pays-ci, Juſtin; il le faut abſolument; car je manquerois à la ſubordination, & j'attaquerois, je crois, notre Colonel lui-même.

JUSTIN.

Eh! que ne fuyez-vous du côté de la Saxe?

VERNER.

Je ne peux pas, mon ami. Monſieur le Major y a laiſſé une Maitreſſe auſſi aimable que la mienne, & il ne veut pas l'aller rejoindre. Il faut bien aller ſe battre: Mademoiſelle Fanchette & la Gloire, moi je ne reconnois que ces deux Maitreſſes-là. Ah! tenez, ne me rappellez pas ce ſouvenir; il m'afflige le cœur!

JUSTIN.

Mais, Mademoiſelle Fanchette vous aime-t-elle comme vous l'aimez?

VERNER.

Je n'en ſais rien, mon pauvre Juſtin.

JUSTIN.

Comment! vous n'en ſavez rien?

VERNER.

Non. Vous m'avez vu à l'armée ; je ne ſuis pas poltron, je braverois le diable : eh bien ! je n'ai jamais eu le courage de la regarder en face, & de lui demander ſi elle m'aimoit.

JUSTIN.

Quelle foibleſſe !

VERNER.

Mais je crois qu'elle m'aime ; & ce ſont de ces choſes qu'on laiſſe toujours mieux voir qu'on ne les dit.

JUSTIN.

A la bonne-heure. Au plaiſir, M. Verner ; je vais voir où nous logerons la nuit prochaine.

(*Il ſort.*)

VERNER.

Eh mais ! je vous ſuis.

SCÈNE IV.

MINNA, VERNER.

MINNA, *à part.*

VOYEZ ſi Fanchette reviendra !.. (*Haut.*) O ciel ! eſt-il poſſible ? En croirai-je mes yeux ? Quoi ! c'eſt vous, Monſieur Verner ?

VERNER.

Eh! mais, eſt-il bien vrai? Ne me trompé-je pas!... Quoi! c'eſt vous, Madame la Comteſſe?

MINNA.

Oui, c'eſt moi-même, & je ne reviens pas de cet heureux hazard.

VERNER.

Mais je ſuis bien plus étonné de vous trouver ici; qui vous amène?

MINNA.

Je viens conſoler Monſieur le Major.

VERNER.

Ah! Madame la Comteſſe, vous voilà bien là, & vous valez mieux que tout le reſte de la terre. Tenez, notre Régiment eſt en garniſon ici Il n'y a pas un Officier du Corps que Monſieur le Major n'ait obligé, & les ingrats l'évitent tous depuis ſa diſgrace.

MINNA.

Ah Dieux! quel coup pour ſa ſenſibilité!

VERNER.

Il leur rend mépris pour mépris; mais ſon ame eſt bleſſée, & il n'y a que vous qui puiſſiez le guérir.

MINNA.

A-t-il douté de ma tendreſſe?

VERNER.

Ah! il eſt tout occupé de ſon malheur.

LA COMTESSE.

Mais eſt-il irréparable? Et le témoignage de nos Etats...

VERNER.

Il ne veut pas le réclamer; il dit qu'on le croiroit mendié, & que ſes ennemis en tireroient de nouveaux avantages contre lui.

MINNA.

Mais ſi notre première Nobleſſe venoit elle-même?

VERNER.

Vous ameneriez ici toute la Saxe que cela n'avanceroit de rien. On commence bien à s'appercevoir qu'on a été trop vîte : mais on ne ſera pas aſſez généreux pour revenir ſur ſes pas. Par exemple, on lui avoit défendu de ſortir de Berlin; on vient de lui rendre toute ſa liberté; eh bien! il a répondu qu'il ne quitteroit pas la ville qu'il n'eût confondu ſes ennemis, duſſent-ils lui faire porter la tête ſur l'échaffaud. Cela s'appelle répondre.

MINNA.

Oh! je le reconnois bien là

VERNER.

Le Directeur de la Caiſſe de guerre, ſon ennemi ſecret, vient même de lui dire de paſſer dans une

heure chez lui, sans doute pour lui ordonner de se retirer, ou pour lui offrir une grace...

MINNA.

Qu'il rejettera.

VERNER.

N'en doutez pas. Il a promis de s'y rendre, mais je suis sûr que l'accusé confondra l'accusateur. Heureusement vous voilà ici, Madame, & je ne doute pas de la consolation que vous nous y apporterez. Il reste encore à mon Major une brave femme qu'il aime, son Maréchal des logis qui se feroit tuer pour lui, & sa bonne conscience : en voilà assez pour vivre heureux & tranquile. Je cours le prévenir que vous êtes ici. . . . Ah, Dieu ! Mademoiselle Fanchette !

(Verner fait un mouvement qui marque son embarras, & se met un peu à l'écart pour laisser parler Mademoiselle Fanchette.)

SCÈNE V.

FANCHETTE, MINNA, VERNER.

FANCHETTE.

AH, Madame ! ah, Madame ! je viens de le voir, il s'est précipité dans mes bras !. . . . Ah ! Fanchette, ma chere Fanchette, m'a-t-il dit, que vient faire ici ta maitresse ? Je ne devrois pas la voir. . . Je ne le devrois

devrois pas ; mais je n'ai pas le courage de l'éviter, & je te ſuis.

MINNA.

Ah ! Fanchette, je vais donc le voir, il va donc m'être rendu ! Mais que dit-il ; qu'il devroit m'éviter ; qu'il ne devroit pas me voir ?... Pourquoi ne me l'as-tu pas amené ? Je tremble....

FANCHETTE.

Eh ! donnez-lui le temps d'arriver juſqu'ici, car le pauvre garçon étoit ſi abbattu, ſi accablé, qu'il ne pouvoit me ſuivre..... Et puis, vous le ſçavez, ils ſont fiers, les hommes..... Il faut que celui-ci s'eſſuie les yeux, qu'il s'arme de courage. Un peu de patience, & vous allez le voir arriver.... Il eſt peut-être déja dans votre appartement.

MINNA.

Je cours l'y recevoir. Mais je veux te rendre ſervice pour ſervice, ma chere Fanchette ; tu m'annonces Téleim, & je te laiſſe avec Verner.

(*Elle ſort.*)

SCÈNE VI.

FANCHETTE, VERNER, *tous deux embarraſſés.*

FANCHETTE.

AH, Monſieur !....

VERNER.

Ah, Mademoiſelle !

FANCHETTE, *à part.*

Je ſuis toute troublée. . . . .

VERNER, *à part.*

Je ne ſçais que lui dire. (*Haut.*) Je vous croyois bien loin, Mademoiſelle.

FANCHETTE.

Nous n'aurions jamais cru vous trouver ici.

VERNER.

Ce n'eſt pas que je ſois fâché de la rencontre, Mademoiſelle Fanchette.

FANCHETTE.

Ni moi aſſurément, Monſieur Verner.

VERNER.

J'admirois tout-à-l'heure votre bon cœur pour Monſieur le Major, Mademoiſelle Fanchette : avec quel plaiſir vous annonciez ſon arrivée à Madame la Comteſſe !

FANCHETTE.

Ah, Monſieur Verner ! c'eſt que j'étois bien ſûre de lui apporter une bonne nouvelle. . . . . On a tant de plaiſir à annoncer aux autres leur bonheur !

VERNER.

Ah ! oui. (*A part.*) Et on eſt ſi embarraſſé de parler du ſien !

FANCHETTE.

Il y a ſi long-temps qu'il eſt abſent, Monſieur le Major !

VERNER.

Il y a deux ans, trois mois & dix-huit jours & demi que dure cette abſence-là.

FANCHETTE.

C'eſt mon compte.... Et notre réunion, Monſieur Verner, combien durera-t-elle ?

VERNER.

Je voudrois bien qu'elle durât toujours, Mademoiſelle Fanchette.

FANCHETTE.

Et moi....... Et ma Maitreſſe auſſi, Monſieur Verner.

VERNER.

Elle aime donc toujours bien Monſieur le Major, Madame la Comteſſe ?

FANCHETTE.

Eſt-ce qu'on peut s'oublier, Monſieur Verner ?

VERNER.

Cela n'eſt pas poſſible...... Si je vous diſois tout ce que nous faiſions pour nous reſſouvenir de vous.....

FANCHETTE.

Nous ne faiſions rien, nous, & cela venoit tout ſeul.... C'étoit à propos de tout, & à propos de rien.

VERNER.

Et nous auſſi.

FANCHETTE.

Au milieu de la meilleure compagnie....

VERNER.

Quand nous étions abſolument ſeuls....

FANCHETTE.

Madame me diſoit: « Vois-tu rien là qui reſſemble » à Téleim? »

VERNER.

Nous diſions : autant ne voir perſonne, quand on ne voit pas Madame la Comteſſe.... & Mademoiſelle Fanchette.

FANCHETTE.

Si l'on faiſoit à Madame le récit d'une belle action, d'une action généreuſe.... « Cela reſſemble à Téleim ».

VERNER.

Et à Verner auſſi, avec votre permiſſion, Mademoiſelle Fanchette.

FANCHETTE.

Ah, je le penſois bien de même, Monſieur Verner!... Et puis nous prenions une carte de Géographie.

VERNER.

Ah! Et pourquoi faire?

FANCHETTE.

Pour chercher où vous étiez. Nous vous ſuivions par-tout. Madame me diſoit : « Ils ſont ici, ils ſont » là; les Autrichiens ſont campés en cet endroit, & » les Pruſſiens en cet autre; il y aura bataille au» jourd'hui ou demain, Monſieur le Major chargera » à la tête du Régiment ».

VERNER, *en se redressant.*

Et Verner.

FANCHETTE.

Je n'ôsois regarder, quand elle faisoit ces récits; nous tremblions comme des enfans, & nous pensions qu'il ne se tireroit pas un coup de fusil qui ne fût pour vous, Monsieur Verner.

VERNER.

Ah, Mademoiselle, que de graces!... Et quand nous étions d'un détachement, quand nous renversions des escadrons, enfoncions des lignes.... nous disions : Ah! si elles n'avoient pas peur, que nous aurions de plaisir à combattre sous leurs yeux! Et puis je me proposois, à mon retour, de vous conter les belles actions que j'aurois faites pour la gloire & pour vous, Mademoiselle Fanchette.

FANCHETTE, *un peu troublée.*

Comment! pour moi, Monsieur Verner?

VERNER, *déconcerté.*

Pardon, Mademoiselle Fanchette.

FANCHETTE.

Il n'y a pas de quoi, Monsieur Verner. (*A part.*) Je n'ôse l'écouter.

VERNER, *à part.*

Je n'ai pas la force de lui en dire davantage.

FANCHETTE.

Je vois combien Monsieur le Major est attaché à Madame la Comtesse....

VERNER.

Je vois toute la tendresse de Madame la Comtesse pour Monsieur le Major....

FANCHETTE.

Et je cours la prévenir sur son bonheur.

VERNER.

Et je cours l'assurer du sien.

(Ils se retournent tous les deux pour s'en aller, l'un à droite, & l'autre à gauche; mais un mouvement de curiosité les ramene en face, & ils n'en sont que plus embarrassés.)

FANCHETTE.

Votre servante, Monsieur Verner.

VERNER.

Votre serviteur, Mademoiselle Fanchette.

(Fanchette sort précipitamment en faisant une petite révérence, & Verner reste un moment confondu comme quelqu'un qu'on a laissé sur ce qu'il alloit dire.

SCÈNE VII.

VERNER, *seul.*

LA voila partie, & mon secret resté en chemin; courrons après elle, mais serai-je plus hardi quand je la reverrai?

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

FANCHETTE, MINNA.

MINNA.

TU vois comme il te ſuivoit.... Ah! ſans doute il t'a trompée! Il aura vôlé chez le Miniſtre qui l'attendoit, & il n'y aura point porté cette modération qui lui eſt néceſſaire, & que je lui aurois peut-être inſpirée!

FANCHETTE.

Eh! non, Madame, non: il m'a dit qu'il me ſuivoit..... Tenez.... un moment.... chut, je crois l'entendre.... oui, c'eſt lui-même.

MINNA.

Contraignons-nous, & combattons ſon déſeſpoir par un air riant & ouvert, qui lui faſſe douter, s'il ſe peut, de la réalité de ſon malheur, & l'aſſûre en même temps de mon empreſſement à le réparer.

SCÈNE II.

FANCHETTE, MINNA, TÉLEIM.

(L'Actrice qui représente le rôle de Minna doit dans cette scène nuancer son rôle, marquer par des momens de tristesse, en écoutant Téleim, la violence qu'elle se fait pour lui répondre gaiement; passer peu-à-peu de ce ton de gaieté à un ton plus touchant & plus ferme.)

(Fanchette s'assied derriere eux, & s'occupe à faire du filet, ou d'autres petits ouvrages.

TÉLEIM.

(D'un ton sombre pendant presque toute la scène.)

QUOI! c'est vous, ma chere Minna?

MINNA.

(D'un ton gai, noble & consolant.)

Ah, mon cher Téleim!

TÉLEIM.

Vous ici, vous ici! Que cherchez-vous, Madame?

MINNA.

Je ne cherche plus rien .... & vous, Téleim?

TÉLEIM.

Moi, je cherche quelle vertu pourra m'aider à braver mes malheurs.

MINNA.

Quelle vertu ! Notre amour.

TÉLEIM.

Il me fait trembler.

MINNA.

Il me raſſûre. Téleim, m'aimez-vous encore ?

TÉLEIM.

Si je vous aime, Minna ! Ah ! cent fois plus que moi-même.

MINNA.

Vous m'aimez, Téleim... vous avez votre Minna, & vous êtes malheureux ! Écoutez combien je ſuis vaine & ſenſible. Je m'étois imaginée que je ſuffiſois à votre bonheur.

TÉLEIM.

Il n'en eſt pas pour moi, privé de vous, Madame. Je puis ſupporter mes diſgraces, m'endurcir contre la cruauté & l'injuſtice des hommes ; mais je ne ſurvivrai pas au coup qui nous ſépare.

MINNA.

Eh ! qui nous ſéparera ? Sera-ce vous, Téleim ?

TÉLEIM.

Ce ſera l'honneur. Je ne ſuis plus ce Téleim que vous connûtes dans votre patrie, cet homme devant qui la carriere de l'honneur & de la fortune étoit ouverte ; je ſuis un ſoldat diſgracié, ruiné, perdu par ſes ennemis, & je ne dois pas vous aſſocier à mes malheurs.

MINNA.

Et voilà précisément ce que je suis venue chercher.

TÉLEIM.

Il ne me faut plus qu'un désert.

MINNA.

Et Minna? Je vous permets d'en vouloir à toute la nature humaine; mais il faut que cette haîne-là tourne au profit de notre amour. Vous avez à vous plaindre des hommes, mon cher Téleim. Eh bien! abandonnez-les pour moi. Que je leur ai d'obligation de m'avoir cédé tous leurs droits sur vous! Je ne les partageois qu'à regret avec eux, je vous en avertis. Concevez-vous tout mon bonheur? Téleim n'a plus d'engagemens, de devoirs, de liens; il ne tient plus aux Rois, à leur Cour, à d'injustes Supérieurs; tous ses momens sont à lui, & il me les donne: l'injustice des hommes l'a séparé d'eux; il retourne à Minna, qui connoît, chérit, respecte ses vertus; & l'estime & l'amour de Minna suffiront à sa félicité.

TÉLEIM.

Où suis-je? laissez-moi; ne m'offrez pas le bonheur trop incertain de vous appartenir; & tremblez que je n'aie pas la force de vous résister.

MINNA.

Eh! mais, je l'espere bien pourtant.

TÉLEIM.

Rappellez-vous à vous-même, & songez à ce qu'est

un homme tombé dans la disgrace de son Maître, & attaqué dans son honneur.

MINNA.

S'il est coupable, je le plains; s'il est innocent, je le respecte davantage.

TÉLEIM.

C'est un homme rayé de la société, que le plus vil citoyen est en droit de mépriser, dont on évite l'entretien, l'approche, le regard, & qui se rend justice, en s'éloignant de tout le monde; il n'a plus de connoissances, d'amis, de parens: il est marqué du sceau de l'infamie.

MINNA.

Arrêtez, arrêtez, s'il vous plaît: je ne veux pas de cet homme-là! J'en veux un que tout le monde m'envie; & cet homme, c'est vous. Venez, venez, Téleim, au milieu de ma Patrie, au milieu de ces mêmes Saxons, à qui vous avez conservé les biens, la vie & l'honneur; & vous verrez si je serai humiliée de vous appartenir!

TÉLEIM.

Ah! Madame, quelle ingénieuse adresse pour m'élever au-dessus de moi-même!

MINNA.

Eh! mais, non, il n'y a pas d'adresse à tout cela. Voilà l'homme qu'on connoît en Saxe, & qu'on méconnoît à Berlin. Mais si je vous suis chere, Téleim, n'ai-je pas à me plaindre de votre désespoir? Tout

eſt-il malheureux pour vous dans cette affaire, & n'y voulez-vous rien voir qui vous conſole? N'eſt-ce pas ſur le bruit que faiſoit votre conduite en Saxe, que j'ambitionnai de vous connoître? Je vôlai dans toutes les ſociétés où j'eſpérois vous rencontrer: ſans cette belle action, vous m'auriez échappé; mais n'eſt-ce pas-là de quoi vous réconcilier avec vos malheurs? Tout ne réuſſit pas également dans le monde, Téleim; on n'a pas toujours tout ce qu'on mérite: mais il faut recevoir les dédommagemens que la fortune nous donne, & dire: « j'ai perdu l'eſtime de quelques » gens prévenus & trompés; mais j'ai fait une belle » action qui m'a valu le cœur de Minna ». Un Roi vous condamne, une femme vous rend juſtice; eh bien! oubliez le Roi, & prenez-moi pour votre Souveraine: nos récompenſes valent bien celles des Rois.

TÉLEIM.

Ah! Minna, un trône, & vous, je ne balancecerois pas: mais je ne puis vous tendre la main pour vous attirer dans le précipice.

MINNA.

Mais vous avez de ſingulieres idées.... Vous craignez de m'aſſocier à votre ſort; & c'eſt le refus de votre main qui va me déshonorer. Oui, Monſieur, voilà le ſeul tort que vous puiſſiez me faire. Nos Saxonnes ont connu mon amour, ma foibleſſe; & toutes m'ont envié le bonheur d'avoir pu vous fixer.

TÉLEIM, *avec un ris amer.*

Ah! oui, je connois les femmes. Elles vous envieront le partage de mon infortune!... Non, Madame, non, l'heureuſe Minna n'eſt point faite pour le malheureux Téleim.

MINNA.

Et moi, je vous dis que nous n'avons jamais été mieux faits l'un pour l'autre. Nous avons mille choſes à partager; moi vos chagrins, & vous mes conſolations. Je ne ſuis pas, à la vérité, la moins heureuſe dans ce partage; mais vous m'aimez trop, pour m'envier cet avantage ſur vous. O mon cher Téleim! voilà des vérités de ſentiment inconteſtables! Eſtimez-vous; c'eſt la juſtice que vous vous devez: aimez-moi; c'eſt la conſolation que je vous offre; acceptez ma main, vous le devez à ma réputation.

TÉLEIM, *attendri.*

Vous vous trompez; Minna; ou plutôt vous cherchez à vous tromper vous-même, & je n'ai jamais eſſuyé un plus rude combat entre l'amour & le devoir. Je ne connois ni l'ambition, ni l'avarice, ni toutes les paſſions qui tyranniſent les hommes; (*Avec toute l'expreſſion du ſentiment.*) je ne connois que l'amour, & l'amour que vous m'inſpirez; ſans vous, point de dédommagement pour moi dans le monde; avec vous, point de regrets dans un déſert; le Ciel même, le Ciel n'a point de bienfaits pour moi ſur la terre, s'il les ſépare de vous. Voilà votre Téleim, voilà ce qu'il ſera juſqu'au dernier ſoupir, & vous n'en doutez

pas : (*Avec fermeté.*) mais rien ne peut me faire oublier ce que je me dois, & ce que je vous dois à vous-même. Oui, dans ce moment où je vous retrouve contre toute apparence ; où vous enflammez mon ame par l'aſpect du bonheur ; où votre généroſité, votre délicateſſe, votre amour devroient tout ſurmonter dans mon cœur ; dans ce même moment, j'ai le courage de vous annoncer que, ſi le Roi ne me rend pas mon état, mon honneur.....

MINNA.

N'achevez pas, Téleim.

TÉLEIM, *avec nobleſſe & fermeté.*

J'acheverai, Madame. Je vais, dans l'inſtant, avoir un entretien qui décidera peut-être de mon ſort. Le Directeur de la Caiſſe de Guerre m'attend. J'y vôle. (*Avec tranſport.*) Si tout eſt changé pour moi, vous concevez l'excès de mon bonheur : (*Du ton le plus ſombre.*) ſi l'injuſtice des hommes en a autrement ordonné, plus de Minna pour Téleim, plus rien pour Téleim. Adieu, Madame.

(*S'échappant.*)



SCÈNE III.

FANCHETTE, MINNA.

FANCHETTE.

Et vous le laiſſez aller?

MINNA.

Oui : ſa fermeté m'en a impoſé ; & je ne ſaurois douter de ſon amour. Quel homme ! Ah, reſpirons ! Je viens d'affecter, vis-à-vis de Téleim, une tranquillité qui me peſe encore ſur le cœur. Je voulois égayer ſa douleur, diſſiper ſa mélancolie, le ramener à lui-même, en ne lui offrant que mon amour. Vains projets ; chaque réponſe qu'il m'a faite, m'a convaincue que tout étoit perdu pour nous, s'il n'obtenoit pas la plus éclatante juſtification.

FANCHETTE.

Ah ! Madame, il l'obtiendra ; croyez que la démarche de nos Etats, le témoignage de Monſieur le Comte en faveur de Monſieur le Major, ouvriront les yeux au Roi ; & que ſa juſtice....

MINNA.

Je l'eſpère.

FANCHETTE.

J'en ſuis ſûre.... Le Roi lui rendra tout, & par-

delà. C'eſt notre ennemi ; mais voilà comme je le juge.

MINNA.

Ce dernier trait vaudroit bien ſes Victoires ; mais qu'il eſt loin, cet événement, & que d'incertitude encore dans mon ſort!

FANCHETTE.

Point ; il n'eſt pas poſſible que Monſieur votre Oncle ne ſoit écouté, & que Monſieur le Major ne reparoiſſe avec tout ſon éclat. Je crois que Monſieur votre Oncle fait, à préſent, un beau bruit dans les Bureaux!

MINNA.

Peut-être trop.

FANCHETTE.

Oh! les grands brailleurs y ont quelquefois raiſon. Préparez-vous à le bien embraſſer à ſon retour.

MINNA.

Ah! Fanchette, je n'ôſe encore t'en croire!

FANCHETTE.

Ou plutôt, Madame, occupons-nous du ſoin de lui faire trouver ſon dîner prêt ; car voilà la meilleure façon de lui faire notre cour, & de le remercier de ſes peines.

MINNA.

Tu as raiſon ; mais, à propos, as-tu donné des ordres?

FANCHETTE.

FANCHETTE.

Des ordres ?... Ah ! il les aura donnés lui-même. Tranquillisez-vous. Il n'y a point d'affaire qui puisse le distraire du soin de son dîner ; & le moment de la Table est le seul où il oublie de se mettre en colère, & de parler de ses aïeux... Mais, tenez, voici Monsieur l'Hôte qui achevera de vous mettre l'esprit en repos à cet égard.

SCÈNE IV.

FANCHETTE, MINNA, L'HOSTE.

FANCHETTE.

MONSIEUR l'Hôte, vous arrivez à propos pour nous dire si Monsieur le Comte vous a commandé son dîner.

L'HOSTE.

Oui, Madame, & des plus fins.

FANCHETTE.

Eh bien ! n'avois-je pas raison de ne pas m'en inquiéter ?

L'HOSTE.

Il aime la bonne chere, les bons morceaux, le bon vin, Monsieur le Comte ; il en parle en homme instruit, éclairé, qui a le tact fin, le goût exercé : mais je ne suis ni mal-adroit, ni ignorant ; & il est bien

tombé. Tout jeune, Madame, tout jeune j'avois des diſpoſitions; je les ai perfectionnées par de bonnes études. Car enfin, Madame, la Nature ne fait qu'ébaucher un homme; il faut que l'Art y mette la derniere main. J'ai voyagé; j'ai couru le monde; j'ai ſervi en Angleterre, en France, en Italie; je me ſuis fait aimer, eſtimer: enfin j'eſpère que Monſieur le Comte ſera content de mon ſavoir-faire.

MINNA.

Ne diroit-on pas que c'eſt un Savant qui vient de faire le tour du monde?

L'HOSTE.

Feu Monſieur le Baron d'Ernatri m'honoroit de ſon amitié, & je le ſervirois encore, s'il n'étoit pas mort d'indigeſtion d'un petit dîner que je lui ai ſervi.

FANCHETTE.

Oh! nous ne vous demandons pas d'atteſtat de vos talens: ſongez ſeulement à ne nous pas ſervir comme vous ſerviez feu Monſieur le Baron.

L'HOSTE.

Je venois demander à ſon Excellence, quand elle voudroit être ſervie.

MINNA.

Eh mais! ... quand mon Oncle ſera arrivé.

L'HOSTE.

C'eſt juſte.

FANCHETTE.

Et dès qu'il paroîtra.

L'HOSTE.

Tout est prêt.

SCÈNE V.

LE COMTE, & les précédens.

LE COMTE, *derriere le Théâtre.*

Hola, hé! quelqu'un; Ridern, Fricht! Les marauds me feront, je crois, égosiller.

L'HOSTE, *à Fanchette.*

Voici, je crois, Monsieur le Comte.

FANCHETTE.

Oui, c'est lui-même.

L'HOSTE.

J'espère qu'il me fera bonne mine; & sur-tout quand il sera à Table.... Je vais lui dire qu'il est servi.



SCÈNE VI.

FANCHETTE, MINNA, LE COMTE, L'HOSTE, DOMESTIQUES DU COMTE.

LE COMTE.

(*Avec beaucoup d'humeur & d'emportement.*)

Je ſuis d'une fureur contre le Directeur de la Guerre.... (*A ſes gens qui le ſuivent.*) Où vous tenez vous ? Qu'avez-vous fait ? Pourquoi le couvert n'eſt-il pas mis ?... (*A part.*) Non, je ne lui pardonnerai jamais...

UN DOMESTIQUE.

Mais, Monſeigneur...

LE COMTE.

Allez, & ne répliquez pas.

(*Il les pouſſe dehors.*)



SCÈNE VII.

FANCHETTE, MINNA, LE COMTE, L'HOSTE.

L'HOSTE.

MONSEIGNEUR, il eſt là-bas dans le Sallon.

LE COMTE.

(*Sans prendre garde à l'Hôte, qui prend pour lui l'humeur du Comte.*

Le fat! l'impertinent!

L'HOSTE.

Mais votre Excellence n'a pas paſſé par-là : elle l'auroit vu.

LE COMTE.

Oui, j'ai vu le plus audacieux, le plus impudent des hommes.

L'HOSTE.

Mais, Monſeigneur, je prends la liberté de vous dire qu'il eſt dans le Sallon.

LE COMTE.

Qui, lui?

L'HOSTE.

Sans doute, & en état de vous recevoir.

LE COMTE.

(*Tirant ſon épée à moitié.*)

Allons, j'y vôle....

(L'Hôte croit que le Comte veut lui remettre son épée pour dîner, & fait un pas pour la recevoir.)

LE COMTE, *le repoussant.*

Je crois que le faquin veut me désarmer ?

L' HOSTE.

Je croyois que vous vouliez me remettre votre épée pour dîner ?

LE COMTE.

Il est bien question de ton chien de dîner !

FANCHETTE.

Non ; ils sont trop plaisans.

LE COMTE, *à l'Hôte.*

Connois-tu le Directeur de la Caisse de Guerre ?

L' HOSTE.

Il dîne quelquefois ici.

LE COMTE.

Puisse-t-il y être empoisonné !

L' HOSTE.

Mais avec votre permission....

LE COMTE, *avec colere.*

Mais avec ta permission, c'est un fat. (*Se radoucissant.*) Me fais-tu faire bonne chere ?

(Le visage du Comte, pensant à son dîner & au Directeur, s'éclaircit & se rembrunit tour-à-tour.

L' HOSTE.

Ne vous embarrassez pas.

LE COMTE, *en colere.*

Ah! mon petit Monſieur. (*A l'Hôte.*) Macaroni?

L'HOSTE.

Pouding, Rôt de Bif, le rôti à l'allemande, & des entremêts françois.

LE COMTE.

Fort bien... (*En colere.*) Quand un homme tel que moi fait tant que de vous atteſter... de vous dire qu'il a vu... (*A l'Hôte.*) Et les vins?

L'HOSTE.

Vins de France, de Hongrie, d'Eſpagne, de Portugal...

LE COMTE, *en colere.*

Ah! vous doutez, vous doutez! Je vous apprendrai à douter... (*A l'Hôte.*) Vin d'Aï?

L'HOSTE.

Mouſſeux.

LE COMTE.

Mouſſeux!.... (*En colere.*) Savez-vous que je ſuis homme à vous faire ſauter comme un bouchon?

L'HOSTE.

Monſieur.

LE COMTE, *à l'Hôte.*

Liqueurs?

L'HOSTE.

De Dantzick, des Barbades?

LE COMTE, *en colere.*

Sors... (*Le rappellant.*) & fais-les rafraîchir.

(*L'Hôte ſort.*)

SCÉNE VIII.

FANCHETTE, MINNA, LE COMTE.

FANCHETTE, *riant.*

NON, je n'y puis plus tenir. Ah, ah, ah, ah....

MINNA.

(*Voulant d'abord se retenir, puis éclatant.*)

Te tairas-tu? Ah, ah, ah, ah!....

LE COMTE.

Riez, riez; vous en avez les plus grands sujets du monde. Je viens du Directoire de la Guerre pour ce malheureux Téleim.

MINNA, *troublée.*

Eh bien, mon Oncle?

FANCHETTE.

Eh bien, Monsieur le Comte?

LE COMTE.

Eh bien, ma Nièce? ah! vous voilà sérieuse à présent, & Fanchette aussi: continuez, continuez donc de rire; j'ai de l'humeur, & cela me la fera passer.

MINNA.

Ah, mon Oncle, de grace!...

LE COMTE, *avec un ris forcé.*

Fanchette, c'étoit, sans doute, quelques observations malignes, quelques bons mots de ta façon: mets-les au jour; que nous t'applaudissions.

FANCHETTE.

Je ne parle plus ;.... & puis, en conſcience, vous n'avez jamais eu moins d'envie de rire qu'à préſent.

LE COMTE.

Non ; car j'étouffe de colere... Un fat, un ſot, un préſomptueux... c'eſt ce Directeur de la Guerre... On ne lui parle pas... on lui parle... il ne donne pas la main chez lui ; il ne vous reconduit que juſques dans ſon antichambre ; mais ce n'eſt pas une affaire, & s'il entendoit raiſon, s'il rendoit juſtice... Enfin, j'entre ; je ſors... Il faut que tu ſaches... Tiens, je ſuis encore tout ému : laiſſe-moi mettre de l'ordre dans mes idées.

MINNA.

Je ſuis au ſupplice.

LE COMTE.

Ecoute, écoute... Je m'annonce : il me fait attendre... Le fat ne ſait pas qu'il y a plus de ſix-cents ans qu'on n'a fait attendre aucun de mes ayeux. J'entre, je trouve un petit homme maigre, ſec, le teint livide, tout chamarré d'ordres & de ridicules.

MINNA, *avec impatience.*

Le Directeur ?

LE COMTE.

Un fat, qui ne ſait rien, qui ne me connoît ſeulement pas.

MINNA, *du même ton.*

Il vous dit...

LE COMTE.

Il ne me dit rien. Je lui prouve qu'une pareille action....

MINNA, *du même ton.*

De Téleim ?

LE COMTE.

Eh, de qui?..... (1) ne peut surprendre qu'à Berlin, & qu'il n'y a pas un Prussien capable d'en faire autant.

FANCHETTE.

Cela a dû lui faire plaisir.

LE COMTE.

« Eh ! comment voulez-vous donc, me dit-il, que » nous croyions un fait si extraordinaire » ? Parce que je l'atteste, moi, le Comte de Bruxhal, Président des Etats de Thuringe, Comte du Saint Empire, Commandeur de l'Ordre Teutonique, Directeur général... [*L'Acteur doit distinguer avec soin le ton du Comte & celui du Directeur.*] « Eh bien ! tout cela ne fait qu'un té- » moin, & nous avons cent preuves... Enfin l'affaire est » jugée » — ... Je le menace de voir le Roi (& en effet je le verrai) : admire ma modération, & son impertinent laconisme... « Voyez-le, Monsieur » —... Sur quel rapport a-t-il fait juger cette affaire ? « Sur les » nôtres » — ... On auroit bien dû nous consulter, au moins... « L'affaire étoit claire « —... Oui, Monsieur le Directeur, claire, & très-claire ; & nous paierons notre dette à Téleim... « & votre billet, à

(1) Ces traits de déraison caractérisent les gens impétueux, & ne peuvent offenser personne.

» nos Grenadiers « —. Comment, comment, Monſieur le Directeur! à vos Grenadiers, en tems de paix?.. « Cela n'y fait rien » —... Il me tire une froide révérence, qu'il accompagne d'un froid « ſerviteur » —. Je l'envoie au Diable; je lui tourne le dos, ſans le ſaluer: & me voilà.

MINNA.

Ah! mon oncle, Téleim eſt perdu.

LE COMTE.

Eſt-ce ma faute à moi, ſi tous ces gens-là n'entendent pas raiſon?... Mais là, là.... Il y a du remede à tout ceci, & le Roi... Mais qu'avons-nous beſoin, le Major & moi, du Roi?.... Téleim n'a qu'à abandonner ſa patrie, & venir avec nous....

MINNA.

Quoi! vous conſentiriez, mon Oncle, malgré ſon malheur?....

LE COMTE.

Oui: on ne croira pas au Jugement du Directoire de Berlin, quand on ſçaura que le Comte de Bruxhal a donné ſa Nièce à l'Accuſé.

MINNA.

Non, ſans doute, mon Oncle.

LE COMTE.

Il faut chercher Téleim.

MINNA.

Il eſt ici.

LE COMTE.

Comment?

MINNA.

C'est cet Officier que nous avons délogé.

LE COMTE.

Et dont ce coquin d'Hôte parloit tantôt si mal? Ah! je lui apprendrai... (*Se retournant, levant la canne, & faisant quelques pas, comme pour l'aller étriller, puis revenant à Minna.*) Envoyez-moi le Major, envoyez-le-moi. Je lui dirai qu'il n'a pas le sens commun, avec son héroïsme, de refuser une veuve, jeune, riche & belle, parce qu'il n'a rien.

MINNA.

Que de graces, mon Oncle!... Mais que puis-je espérer de vos bontés?... Je lui ai déja offert tous ces biens....

LE COMTE.

Ah! parbleu, je voudrois bien qu'il s'avisât de te refuser! Cela ne se fait pas entre Gentilshommes, & je m'en vengerois.... Mais il ne sera pas si sot, je pense, d'aimer mieux se couper la gorge avec moi, que d'épouser ma Nièce; & je suis homme à lui offrir l'un ou l'autre. Mais, en attendant ces grands évènemens, qu'on me fasse dîner. Oh çà! point de maux d'estomach & de migraine; de l'appétit & de la bonne humeur; & qu'on me passe le vidrecome pour boire à la santé du Major.

(*Il sort.*)



SCÈNE IX.

FANCHETTE, MINNA.

MINNA.

AH! Fanchette, je ſuis au déſeſpoir. Je vois d'ici le jugement de Téleim confirmé, & Téleim ne ſongeant qu'à m'abandonner.

SCÈNE X.

FANCHETTE, MINNA, VERNER.

VERNER.

AVEC la permiſſion de ſon Excellence, ſi j'ôſois....

MINNA.

Approchez, approchez, Monſieur Verner. Qu'y a-t-il?

VERNER.

Madame, c'eſt à vous de nous retenir ici. Monſieur le Major eſt revenu de la Cour plus triſte & plus ſourcilleux que de coutume. J'ai eu bien de la peine à lui arracher quelques mots; mais enfin il m'a

parlé : « Il faut, Verner, m'a-t-il dit en ſoupirant, il » faut nous éloigner de Berlin ; il n'y a plus d'eſpé- » rance, il n'y a plus d'eſpérance ».

MINNA.

Eh bien ! tu vois, Fanchette ! ...

VERNER.

Il m'a ajouté que le Miniſtre à qui il s'étoit fait annoncer, ne lui avoit pas donné d'audience, & qu'il étoit ſorti ſans le regarder. Je lui ai repréſenté votre conſtance, vos procédés ; & lui, de ſoupirer de nouveau. Ah ! Madame, c'eſt un homme mort ſi vous le laiſſez partir, & moi auſſi, Mademoiſelle Fanchette ! ... Mais, après la mort de Monſieur le Major, il n'y a plus rien à pleurer.

MINNA.

Ah ! Monſieur Verner, que faut-il faire pour le retenir, & que n'ai-je pas déjà vainement tenté ? Où eſt-il ? Allez le trouver de ma part ; dites-lui que je le demande ; que je veux le voir ; que je ſuis dans le trouble, la douleur, la conſternation ; &, ſi vous n'ébranlez pas ſa fermeté, venez m'avertir de ſes dernieres réſolutions, & je cours m'oppoſer moi-même à ſon départ.

VERNER.

Je vais exécuter les ordres de Madame la Comteſſe.

(*Il ſort.*)

SCÈNE XI.

FANCHETTE, MINNA.

MINNA.

COMMENT le retenir & lui perſuader.... Ah! maudite fortune!

FANCHETTE.

Que diantre! ne pourroit-on pas s'en défaire pour un moment?

MINNA.

Pour toujours, & j'en ferois charmée. Mais un nouveau trait de lumiere vient éclairer mon ame & calmer mon déſeſpoir... Fanchette, il ſe pourroit.... Non, je n'en doute pas, & je le tiens. Fanchette, il veut en vain me fuir : je ſuis sûre à préſent de ſon retour.

FANCHETTE.

Malgré le Procès perdu?

MINNA.

Il va reparoître & tomber à mes pieds.

FANCHETTE.

Comment?

MINNA.

Comment? Ah! rien n'eſt plus sûr. Il faut que tu ailles trouver Téleim.

FANCHETTE.

Bon.

MINNA.

Que tu lui dises....

FANCHETTE.

Quoi ?

MINNA, *comme par réflexion.*

Il n'a pas vu mon Oncle ?

FANCHETTE.

Non.

MINNA.

Je ne lui ai point parlé de la démarche de nos États ?

FANCHETTE.

J'entends ; il faut que je l'en informe.

MINNA.

Au contraire.

FANCHETTE.

Au contraire ?

MINNA.

Oui, tout cela ne réussiroit pas ; c'est un homme généreux qui m'abandonne par délicatesse ; il faut nous emparer de cette délicatesse-là. Oh ! il faut être moi, pour avoir imaginé ce projet-là, & avoir un Amant comme Téleim, pour n'en pas douter. Il n'échappera pas à ma tendresse ; je vaincrai sa fierté, Fanchette ; oui, je la vaincrai. Viens, suis-moi, j'ai besoin de ton secours ; tu verras si j'ai bien connu mon Amant.

Fin du troisième Acte.

ACTE



ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

VERNER, *seul.*

Où se cache donc Monsieur le Major ? Je crois que je ne pourrai le rejoindre aujourd'hui. Quand on l'auroit averti que je veux lui remettre de l'argent, & lui parler de sa Maitresse...

SCÈNE II.

JUSTIN, VERNER.

JUSTIN.

JE vous trouve à propos, Monsieur Verner. Voilà les cent pistoles que vous aviez prié Monsieur le Major de vous garder, & qu'il m'a chargé de vous rendre. Je vais achever d'emporter ses effets.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

VERNER, *seul.*

AU moment de ſon départ, & quand il en a plus beſoin que jamais, il me fait remettre cet argent.... Ah! cet argent & tout ce que je poſſède eſt à lui, & je le forcerai bien à l'accepter. Je ſuis un honnête-homme, je l'ai bien ſervi, & il ne doit pas me refuſer.

SCÈNE IV.

TÉLEIM, VERNER.

TÉLEIM.

AH! te voilà, Verner?

VERNER.

Oui, mon Major, & je vous cherchois. Vous venez de me faire remettre une partie de mon bien, & je viens vous forcer de prendre le tout.

TÉLEIM.

Il ſeroit bien placé aujourd'hui!

VERNER.

Au plus haut intérêt.

TÉLEIM.

Mais sais-tu que je n'ai plus rien ?

VERNER.

Eh ! voilà pourquoi je vous l'offre.

TÉLEIM.

Et voilà pourquoi je ne puis le recevoir.

VERNER.

Je sais qu'on peut vous enlever tout ici ; mais je sais en même tems que le Major Téleim trouvera toujours dans ses talens & son courage le moyen de réparer sa fortune, & dans sa probité, celui de conserver la mienne, & je la dépose en vos mains. Prenez, prenez, mon cher Major, tout ce qui m'appartient, & ne vous embarrassez de rien. Je n'ai que faire d'argent, moi ; par-tout on a besoin d'un Maréchal des Logis, & on le paye ; mais il faut qu'un homme comme vous...

TÉLEIM.

Vive & meure sans devoir rien à personne.

VERNER.

V o usn'avez donc pas d'amis ?

TÉLEIM.

A qui je veuille être à charge ?

VERNER.

C'est les mépriser que de ne pas accepter leurs services.

TÉLEIM.

Non ; j'en ſens tout le prix, mon cher Verner, & je commence par te remercier, comme le plus tendre de mes amis. Laiſſe-moi ; je n'ai pas beſoin de ton argent.

VERNER.

Vous me trompez, Monſieur le Major.

TÉLEIM.

Je ne veux pas être ton débiteur.

VERNER.

Vous ne le voulez pas ? Et ſi je vous diſois que vous l'êtes déjà ! Quand à l'armée j'emportai le bras de l'ennemi qui vous ajuſtoit pour vous étendre à terre ; quand une autrefois je me précipitai au-devant d'un ſoldat qui alloit vous fendre la tête, & que je reçus le coup, ne me reſtâtes-vous pas redevable de votre vie, & même de la mienne que j'avois hazardée pour vous ? Croiriez-vous donc aujourd'hui me devoir davantage ? Mes jours ſont-ils de moindre conſéquence que ma bourſe ? Ah ! ſi c'eſt ainſi que raiſonnent les Grands, quel cas font-ils des hommes ?... & devons-nous nous ſacrifier pour eux ?

TÉLEIM.

Ah ! que me dis-tu, Verner ? J'avoue avec plaiſir que je te dois deux fois la vie ; mais, mon ami, à qui a-t-il tenu que je n'en aie fait autant pour toi ?

VERNER.

Vous n'avez manqué que d'occaſions, je le ſais bien, mon cher Major. Ne vous ai-je pas vu mille fois hazarder votre vie pour ſauver un ſimple ſoldat ?

TÉLEIM.

Eh bien ! mon cher Verner...

VERNER.

Mais...

TÉLEIM.

Mais tu ne m'entends pas ; je te refuſe ſeulement dans les circonſtances préſentes.

VERNER.

J'entends. Vous m'emprunterez, quand vous n'aurez pas beſoin de mon argent, ou que je ne ſerai plus en état de vous en offrir.... Ah ! votre refus me déſeſpère. Prenez, prenez, mon Major ; & ſi ce n'eſt aujourd'hui pour vous, que ce ſoit pour moi : oüi, Monſieur le Major, pour moi. Souvent en penſant à l'avenir, je diſois : « Que ferai-je dans ma » vieilleſſe ? Où me refugierai-je ? Qui prendra ſoin » de moi, ſi je ſuis infirme ou bleſſé ?... Je me trou- » verai dans un déſert au milieu du monde, & peut- » être obligé d'aller mendier mon pain ». Mais non reprenois-je avec confiance... « J'irai chez le Major » Téleim ; il ne me laiſſera pas dans la miſere ; il par- » tagera ſa fortune avec moi, & je pourrai dans ſa » maiſon, vivre & mourir en honnête-homme ».

TÉLEIM.

Eh bien ! camarade, ne crois-tu plus la même chose ?

VERNER.

Non : vous refusez mon secours, quand vous en avez besoin & que je puis vous aider... C'est me dire : ne compte pas sur moi, quand tu seras dans la nécessité. C'est assez.

TÉLEIM.

Où vas-tu ? Tu me pousses à bout..... Verner, mon cher Verner, j'ai encore de l'argent ; je t'avertirai, dès qu'il m'en manquera... & tu seras le seul à qui j'emprunterai. Es-tu content ?

VERNER.

Il faut bien que je le sois.... Votre main, mon Major.

TÉLEIM.

Tiens, la voilà.

VERNER.

Ne trompez pas Verner ; il en mourroit.

TÉLEIM.

Nous voilà contens l'un & l'autre, mon cher Verner... Laisse-moi ; il faut que j'écrive à Minna.

VERNER.

Qu'allez-vous écrire à Madame la Comtesse ?

Que vous désespérez de vos affaires; que vous devez vous éloigner d'elle? Eh mais! c'est bien consolant après ce qu'elle a fait pour vous, son empressement à vous chercher ici... Voulez-vous la réduire au désespoir. Elle est dans un chagrin, un accablement, une affliction, que vous seul pouvez dissiper.

TÉLEIM.

Comment! Que dis-tu! Sauroit-elle?..

VERNER.

Oui, Monsieur le Major: croyant qu'il n'y avoit que Madame au monde qui pût vous consoler, je lui ai tout dit; & en vérité elle vous auroit attendri.

TÉLEIM.

Malheureux! qu'as-tu fait?

VERNER.

Mon devoir: j'irois vous chercher un consolateur au bout du monde.



SCÈNE V.

FANCHETTE, TÉLEIM, VERNER.

VERNER *continue.*

MAIS, tenez, voilà Mademoiselle Fanchette..... Fuyez-nous tous, Monsieur le Major; c'est le moyen de nous rendre aussi malheureux que vous.

TÉLEIM.

Ah! te voilà, ma chere Fanchette?.... J'allois passer chez ta Maitresse.

FANCHETTE.

Vous ne sauriez la voir, Monsieur le Major... elle vient de m'ordonner de ne laisser entrer personne, & elle m'envoie vous faire ses adieux.

TÉLEIM.

Comment! elle me quitte?

FANCHETTE.

Elle sait vos résolutions, Monsieur, & n'y veut plus mettre obstacle.

VERNER.

Et vous m'aviez chargé tantôt, Mademoiselle Fanchette...

FANCHETTE.

De nouveaux malheurs, dont je ne devrois pas même informer Monſieur le Major, changent nos réſolutions... Monſieur Verner, permettez...

TÉLEIM, *à Verner.*

Laiſſe-nous.

(Verner ſort.)

SCÈNE VI.

FANCHETTE, TÉLEIM.

FANCHETTE, *à part.*

VOYONS ſi le projet de ma Maitreſſe réuſſira.

TÉLEIM.

De nouveaux malheurs! Tu m'effraies.

FANCHETTE.

(Avec deux viſages s'il ſe peut; un qui mette le public dans la confidence de ſa malice, & l'autre qui en impoſe au Major.

J'ai ordre de ne vous rien dire, Monſieur; mais je ne puis me taire; car, au fond, je crois que vous aimez ma Maitreſſe.

TÉLEIM.

Je l'adore.

FANCHETTE.

Et elle ne vous est pas moins tendrement attachée.

TÉLEIM.

Où tend ce discours ?

FANCHETTE.

Et vous vous séparez, quand vous devez être plus unis que jamais ; quand vous avez plus que jamais besoin l'un de l'autre.

TÉLEIM.

Je ne te comprends pas.

FANCHETTE.

Vous l'avez vu tantôt tendre, empressée, cherchant à vous consoler de vos malheurs ; elle croyoit que l'amour suffisoit au bonheur l'un de l'autre ; point du tout, vous lui ôtez toutes ces idées-là de la tête.

TÉLEIM.

J'ai dû lui conseiller de fuir un infortuné.

FANCHETTE.

Et vous l'avez forcée à vous délivrer par générosité d'une femme encore plus à plaindre que vous.

TÉLEIM.

Comment ! plus à plaindre que moi !

FANCHETTE.

Oui. Vous connoiſſez le Comte de Bruxhal ?

TÉLEIM.

Son cher Oncle ?

FANCHETTE.

C'eſt ſon ennemi, c'eſt le vôtre. Nous vous avons ſacrifié ſa tendreſſe, ſa fortune, un époux qu'il vouloit nous donner de ſa main ; & nous ſommes maintenant déshéritées, fugitives, & pourſuivies par cet homme impétueux & abſolu.

TÉLEIM.

O Ciel ! que me dis-tu ?

FANCHETTE.

Madame la Comteſſe étoit venue vous chercher ; mais vous avez refuſé ſa main, & elle a cru qu'elle devoit renoncer à vous pour jamais.

TÉLEIM.

Pour jamais ! Minna malheureuſe m'appartient, & je la diſputerois à tout l'Univers.

FANCHETTE, *à part.*

Bon, nous le tenons.

TÉLEIM.

Il falloit mourir tantôt, n'étant plus ſoutenu par l'eſpoir de la poſſéder; Minna, environnée de tout l'éclat de ſa fortune, me ſembloit une Divinité que je devois reſpecter; mais Minna avec ſes malheurs eſt la perſonne du monde la plus intéreſſante pour moi, & je dois vôler à ſon ſecours. Que de plaiſirs, de devoirs, d'engagemens chers & ſacrés vont m'attacher à la vie, & me la rendre précieuſe en dépit du monde entier! Mes malheurs m'avoient accablé! Je ne formois que des projets ſiniſtres, enfantés par la mélancolie & le déſeſpoir. Minna malheureuſe! Je ſens mon courage s'élever, mon ame renaître, & je tiens enfin à une vie qui peut faire la ſûreté de la ſienne. Elle m'a ſacrifié l'opinion des hommes, elle me fait oublier leur injuſtice, & je me pique de l'égaler en généroſité. Elle eſt à moi, je ſuis à elle, & il ne nous manque plus rien. Vois-tu, vois-tu tous les biens que me procure ſon infortune? Ah, je ſuis trop heureux!

FANCHETTE.

Eh! mais... Oui, en effet.... Je n'y avois pas penſé : ce malheur-là pourroit rapprocher bien des choſes.

TÉLEIM.

Tout, tout, tout. Mais eſt-il bien vrai qu'elle ſoit perſécutée, déshéritée, pourſuivie par ſon Oncle;

en un mot, auſſi malheureuſe que tu me l'as repréſentée ?

FANCHETTE.

Oh ! vous n'avez rien à deſirer là-deſſus ? Elle attendoit tout de cêt Oncle, & le barbare l'a dépouillée de tout.

TÉLEIM.

A-t-il pu lui enlever ſes graces, ſa douceur, ſon honnêteté, ſa tendreſſe pour moi? Voilà Minna, voilà ſes tréſors : c'eſt encore la plus riche héritiere de la nature ; & je vôle à ſes pieds, abjurer les réſolutions que le ſoin de ſon bonheur m'avoit fait prendre, lui offrir un conſolateur, un vengeur, un Époux ; & je pars avec elle, & je me dérobe à un monde qui n'altérera plus par ſes opinions la félicité de deux Époux ſéparés de lui, contents d'eux-mêmes, & ne penſant plus au reſte de la terre.

(*Il ſort.*)



SCÈNE VII.

FANCHETTE, *seule.*

IL ne trouvera pas de grandes difficultés à nous arrêter & à nous faire consentir à un prompt mariage. Mais l'Oncle nous laissera-t-il le temps de terminer cette grande affaire ? S'il rencontre Téleim, il va lui offrir sa Nièce avec tout ce qu'il possède ; & voilà précisément l'Epouse dont Téleim ne veut pas, & qu'on ne lui fera jamais accepter. Tâchons de conclurre & d'épouser : nous dirons après à Téleim que nous avons le malheur d'être riches, & il faudra bien qu'il en passe par-là ; il ne se démariera point pour avoir été trompé de la sorte.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCÈNE PREMIERE.

TÉLEIM, *seul.*

MINNA m'épouse, Minna part avec moi. Je ne veux m'occuper aujourd'hui que de mon bonheur; loin de moi toute idée qui pourroit l'altérer. Je possede Minna, & je rends graces aux malheurs qui nous réunissent.

SCÈNE II.

VERNER, TÉLEIM.

TÉLEIM.

AH! mon cher Verner, elle est malheureuse, déshéritée, poursuivie par son Oncle!

VERNER.

Qui, mon Major ?

TÉLEIM.

Minna ; & je l'épouſe.

VERNER.

Et vous faites fort bien. Épouſez cette Dame, & prenez mon argent ; voilà deux belles actions que vous devriez faire enſemble.

TÉLEIM.

Eh ! ſçais-je quand je pourrai te le rendre ?

VERNER.

Je ne vous le demande pas. Je vais vous apporter tout ce que je poſſède.

TÉLEIM.

Va, nous partagerons même fortune enſemble ; & j'eſpere que mon nom & mon épée. . . .

VERNER.

Oui, nous ne ſçaurions manquer de rien. . . . Allons-nous-en battre les Calmoucks ; Monſieur le Major avec Madame la Comteſſe, & Mademoiſelle Fanchette avec moi.

TÉLEIM.

Nous y ſongerons. Je rentre chez moi, & je t'attends.

VERNER.

VERNER.

Je suis à vous dans le moment. Vive les Russes, la guerre de Tartarie, & sur-tout mon Major qui veut bien enfin accepter mon argent.

(Il sort.)

SCÈNE III.

JUSTIN, TÉLEIM.

JUSTIN.

(Entrant d'un côté, pendant que Verner sort par l'autre.)

SAUVEZ-VOUS, mon cher Maître; sauvez-vous, s'il en est temps encore.... On vous demande là-bas de la part du Roi; on parle d'un ordre pour vous faire arrêter; & j'ai même apperçu quelques mouvemens autour de l'Hôtel.

TÉLEIM.

Au moment où Minna n'attend plus rien que de moi, la Cour attenteroit à ma liberté! Ah! toute ma constance m'abandonne, & je succombe à ce dernier revers.

JUSTIN.

L'Hôtesse a dit d'abord que vous n'y étiez pas, pour vous donner le tems de vous sauver; & elle a imaginé de vous faire sortir par une porte de der-

riere qui eſt toujours fermée, & qu'on aura peut-être oublié de faire inveſtir.

TÉLEIM.

Va lui demander la clef de cette porte ; obſerve ſi perſonne ne rôde autour de cet endroit, & reviens me chercher ; je vôle à Minna.

SCÈNE IV.

TÉLEIM, VERNER.

VERNER.

(Rentrant du côté oppoſé à celui par où ſort Juſtin.)

AH ! Monſieur le Major !.... Ah ! Monſieur le Major, tout eſt perdu !.... Je viens de le voir ; je viens de l'entendre....

TÉLEIM.

Qui ?

VERNER.

Ne venez-vous pas de me dire que le Comte de Bruxhal perſécutoit, pourſuivoit Minna ?

THÉLEIM.

Eh bien ?

VERNER.

Eh ! bien, il eſt ici.

TÉLEIM.

Il eſt ici !

VERNER.

Et ſans doute il la cherche, & vous cherche vous-même.

TÉLEIM.

En eſt-ce aſſez ?

SCÈNE V.

TÉLEIM, VERNER; LE COMTE, *derriere le Théâtre.*

LE COMTE, *derriere le Théâtre.*

EH ! pourquoi ne m'avertiſſez-vous pas qu'il eſt ici ?

TÉLEIM.

Dieux ! qu'entends-je ?

VERNER.

C'eſt lui-même. . . . Il entre.

TÉLEIM.

Laiſſe-nous.

(Verner ſort.)

SCÈNE VI.

TÉLEIM, LE COMTE.

TÉLEIM, *à part.*

Il faut qu'il me donne la mort, ou m'accorde Minna.

LE COMTE, *à part, en entrant.*

Voyons s'il s'obstinera toujours à refuser ma Niè-ce. (*Avec amitié; mais avec son ton bourru, qui trompe toujours.*) Eh! parbleu, le voilà.

TÉLEIM, *d'un air fier.*

Oui, Monsieur; & mes malheurs ne m'ont pas rendu indigne de votre amitié.

LE COMTE, *toujours du même ton.*

Et ma Nièce, où est-elle?

TÉLEIM, *très-affectueusement.*

Monsieur, vous êtes son Oncle, son Pere...

LE COMTE, *avec impatience.*

Après?

TÉLEIM.

J'étois digne d'elle autrefois; & de votre aveu même...

LE COMTE.

Autrefois ! belle diſtinction !

TÉLEIM.

Ah ! Monſieur, daignez m'entendre, & ſouffrez qu'à vos pieds ! ...

LE COMTE, *à part.*

Il n'en veut pas. (*Haut, & avec humeur.*) Eh ! que prétendez-vous me perſuader, Monſieur ?

TÉLEIM.

Je prends la liberté de vous repréſenter...

LE COMTE, *de même.*

Je prends la liberté de te dire, moi, que ta conduite m'offenſe, & que je ne ſouffrirai jamais...

TÉLEIM, *fièrement.*

Et moi, Monſieur, jamais je ne permettrai...

LE COMTE, *à part.*

Il faut être bien endiablé, pour refuſer ma Nièce. (*Haut.*) Monſieur le Major, on n'offenſe pas impunément un homme tel que moi.

TÉLEIM.

Monſieur le Comte, un homme tel que moi mérite qu'on l'écoute ; & vos perſécutions....

LE COMTE.

Sont étranges, en effet !

TÉLEIM.

Je respecterai toujours l'Oncle de Minna ; mais......

LE COMTE.

(*Avec la plus grande vivacité.*)

Mais vous n'épouserez pas sa Nièce ?.. Ah ! ç'en est trop.

TÉLEIM.

Oui, Monsieur, ç'en est trop ; mon honneur.....

LE COMTE.

Ton honneur ? & le mien, morbleu !... Eh ! que voudriez-vous, Monsieur, qu'on dît de ma Nièce & de moi, si je cédois à tous vos beaux raisonnemens ?

TÉLEIM, *fièrement.*

Que Téleim, malheureux & disgracié, a su vous y faire consentir.



SCÈNE VII.

FANCHETTE, MINNA, TÉLEIM, LE COMTE.

MINNA *à part, en entrant.*

TÉLEIM & mon Oncle, tout eſt découvert.

TÉLEIM, *courant à Minna.*

Venez, venez, Minna, vous joindre à moi.

LE COMTE, *à part.*

Il perd l'eſprit : (*courant à ſa Nièce & voulant l'emmener.*) viens, viens, ma Nièce, & renonce....

TÉLEIM.

(*Arrachant Minna des mains du Comte.*)

Je ne ſouffrirai pas qu'elle me ſoit enlevée.

LE COMTE.

(*Dans le plus grand étonnement.*)

En voici bien d'un autre !

FANCHETTE, *au Comte, en riant.*

Non ſûrement, il ne le ſouffrira pas.

LE COMTE, *avec impatience.*

Quoi ! ....

MINNA, *riant.*

Que je lui ſois enlevée !

LE COMTE.

Quel diable de galimathias me faites-vous là ?

TÉLEIM.

Minna, ma chere Minna, tombons à ses genoux.

LE COMTE, *à part.*

Il a le diable au corps. (*Haut.*) Monsieur le Major, point de milieu ; ou vous épouserez Minna tout-à-l'heure, ou vous m'en rendrez raison. Vous m'entendez, Monsieur le Major ?

TÉLEIM.

Quoi ! .. comment ! vous me l'accordez ?... Vous oubliez votre courroux, ses torts, sa fuite ? ....

LE COMTE.

Oh ! pour le coup, il extravague.

MINNA.

Vous ne me déshéritez plus, mon Oncle ?

LE COMTE.

Ils sont tous devenus fous. Sa fuite, mon courroux, ses torts, déshérité !.. Qui ? ...

TÉLEIM.

Votre Nièce.

LE COMTE.

J'arrive avec elle.

TÉLEIM.

Vous arrivez avec elle ?

LE COMTE.

De la Saxe, & je viens exprès pour te la donner.

TÉLEIM.

A moi?

LE COMTE.

A toi; & il y a plus d'une heure que tu me la refuſes.

TÉLEIM.

Moi! je vous la demandois à genoux. Ah! Minna.....

LE COMTE.

Mais débrouillez-moi donc tout ceci... Eſt-ce toi qui lui as forgé cette hiſtoire?

MINNA.

Oui, mon Oncle; pour l'arrêter & l'attacher éternellement à moi. Mais je crains bien que vos bontés ne nous ſéparent à jamais.

LE COMTE.

Eh! mais, oui; je te conſeille encore de dire que je m'y ſuis mal pris!

TÉLEIM.

Non, Monſieur; & vos emportemens, dont je connois enfin la cauſe, me font voir toute l'honnêteté de votre ame.... Mais auſſi, de la part de votre Nièce, quelle générosité! quelle délicateſſe!

LE COMTE.

Quelle extravagance! Je te déclare, moi, que je

te maintiens pour un brave homme, & que je veux te donner ma Nièce : c'eſt bien plus ſimple, & tu dois mieux me reconnoître à ce procédé.

TÉLEIM.

Ah, Monſieur ! ah, Minna !... (*A part.*) Non, je n'ai pas la force de leur réſiſter davantage..... Mais les ordres du Roi vont m'arracher, ſans doute, à ces généreux amis, qui veulent ſe perdre avec moi.

SCÈNE VIII.

JUSTIN, TÉLEIM, MINNA, LE COMTE, FANCHETTE.

JUSTIN, *à Téleim.*

MONSIEUR, la porte de derriere eſt ouverte; on n'apperçoit perſonne aux environs, & vous pouvez vous ſouſtraire aux ordres du Roi.

MINNA.

Comment! aux ordres du Roi? Qu'ai-je entendu?

(*Téleim fait ſigne à ſon Valet de ne pas parler davantage.*)

LE COMTE.

Eh, là, là; de quoi t'effarouches-tu ? Des ordres

du Roi doivent être des actes de Justice, & j'attendois presque ceux-ci. Vous ne savez pas tout ce que je viens de faire.

FANCHETTE, *à part.*

Il me fait frémir, avec ses démarches.

LE COMTE.

Je n'ai pu rejoindre le Roi; mais je lui ai laissé un Placet où je ne ménage rien; & cela doit opérer une révolution.

TÉLEIM.

Oui, oui, rassurez-vous, Minna; on m'a jugé précipitamment; on ne peut avoir que des éclaircissemens favorables sur mon compte, & je n'ai pas de nouveaux malheurs à craindre. Adieu, Minna: je vôle au-devant de la justice du Roi; elle me ramènera sans doute à vos pieds. (*Il fait signe à Justin de se taire.*) Suis-moi, Justin.

SCÈNE IX.

JUSTIN, MINNA, LE COMTE, FANCHETTE.

JUSTIN.

Eh! mais, je n'y comprends rien. Comment! il vouloit se sauver tout-à-l'heure, & à présent il va se livrer à l'homme qui vient l'arrêter!

MINNA.

Qui vient l'arrêter ?

JUSTIN.

Eh ! vraiment oui ; il y a là-bas un homme qui a la mine rébarbative, qui regarde de tous côtés comme quelqu'un qui a peur que sa proie ne lui echappe, & qui l'attend depuis une heure de la part du Roi, muni de papiers qui contiennent peut-être l'ordre de se rendre dans quelque Citadelle.

MINNA.

Ah ! mon Oncle, ne perdons pas de tems ; courons, vôlons à son secours.

LE COMTE.

Nous n'irons pas bien loin, si le Roi a résolu de le faire arrêter ; & vous n'avez que faire dans cette bagarre là, ma Nièce.... Demeurez. (*Passant devant sa Nièce & allant à Justin.*) Mon ami, es-tu homme de résolution ?.... Suis-moi, & allons rejoindre Téleim. J'ai des chevaux, des armes ; nous nous sauverons d'ici le pistolet au poing, & nous ferons feu sur tout ce qui voudra nous arrêter. (*Ils font quelques pas.*)

MINNA.

Ah ! mon cher Oncle, vous me faites frémir !

LE COMTE, *retournant à sa Nièce.*

Ma chere Nièce, embrasse-moi : ne crains rien, mon enfant.

SCÈNE X.

JUSTIN, LE COMTE, TÉLEIM, MINNA, FANCHETTE.

TÉLEIM.

(Des papiers à la main, & dans la plus grande joie.)

AH, Minna!.... ah, Minna! partagez ma joie, mes transports, mon raviſſement! Je ne me poſſède plus; je ſuis dans une ivreſſe!... Le Roi, le Roi... Madame....

MINNA.

Eh bien! quoi? le Roi?....

TÉLEIM.

Liſez, liſez, Madame, la Lettre que je viens de recevoir de ce généreux Monarque.

FANCHETTE.

Comment! une Lettre d'un Roi?...

LE COMTE.

Eh! pourquoi pas? Eſt-ce que tu crois qu'ils ne ſçavent pas écrire?

FANCHETTE, *prenant les papiers.*

Voyéz, voyez, Madame.

MINNA *lit.*

« Mon cher Téleim!...

FANCHETTE.

« Mon cher Téleim » !... Madame, ah ! les larmes m'en viennent aux yeux !

MINNA

(Continuant de lire avec la plus grande émotion.)

« Mon cher Téleim, je suis détrompé, & je me » hâte de vous rendre justice. La Caisse d'Etat a » ordre de vous remettre votre Billet, & de vous » payer vos avances pour le Régiment. Vos accusa- » tions sont biffées à la Chancellerie de Guerre ; & » je ne desire plus que de vous voir rentrer au service. » Je suis le plus heureux des Souverains de pouvoir » justifier le plus honnête-homme de mon Royaume ». Voilà, mon cher Téleim, une Lettre dont je n'aurois jamais eu besoin.

FANCHETTE.

Elle fait bien de l'honneur à un sujet qui la reçoit.

LE COMTE.

Et à un Souverain qui l'écrit.... Donnez-moi cette Lettre.... Elle est bien, mais fort bien..... Garde-la dans tes archives, mon cher Neveu ; & dans quelques centaines d'années elle fera la joie & la consolation de tes descendans. Ma conversation avec le Directeur, & mon Placet au Roi, ont fait leur effet ; ils ont eu peur de moi, & je leur ai fait entendre raison. Oh ! çà, Téleim ; il faut que nous allions ensemble remercier le Roi, & le Directeur de la Guerre, quoique ce soit un fat ; car enfin, il a

fait tout ce que je voulois.... Mais quelle eſt cette autre Lettre ?

TÉLEIM.

Elle eſt du Directeur : après celle du Roi, elle m'a peu intéreſſé. Ce ſont ſûrement des complimens.

LE COMTE.

Paſſe, paſſe-la moi. C'eſt peut-être le Billet de nos Etats, le rembourſement de vos avances, une gratification, un mandat ſur la Caiſſe. Oh! vous ne penſez jamais à rien, vous autres jeunes gens! (*Il lit, d'abord fort haut, enſuite d'un ton plus bas, mais de façon cependant qu'on l'entende.*) « Si » vous aviez pu perdre votre cauſe, vous l'au- » riez perdue, par la maniere dont un Comte de » Bruxhal, qui ſe dit de vos amis, l'a défendue. La » Cour n'eſt pas un pays qui lui convienne, & vous » devez l'engager à retourner dans ſes Terres ». Eh parbleu! croit-il que je ſois venu à Berlin pour l'admirer! Partons, partons, mes enfans; il n'y a pas moyen de demeurer ici; on n'y aime ni la vérité, ni la Nobleſſe, ni les honnêtes gens.

(*Il ſort.*)



SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

JUSTIN, TÉLEIM, VERNER, MINNA, FANCHETTE.

VERNER.

(Avec la plus grande joie, & la plus grande précipitation.)

Ah ! Monſieur le Major, vous la ſavez, ſans doute cette heureuſe nouvelle, dont tout Berlin ſe réjouit? Souffrez que je vous embraſſe, & que, le premier de tout le Régiment. . . .

TÉLEIM.

Oui, mon ami, embraſſe-moi. Allons aux pieds du Roi lui rendre graces ; & puis, acquittés de ce devoir, nous partirons pour la Saxe ; moi, l'époux de Minna ; toi, celui de Fanchette ; & tous les quatre les plus heureuſes perſonnes de la terre.

Fin du cinquième & dernier Acte.

Permis d'imprimer, ce 8 Novembre 1774,
LE NOIR.

De l'Imprimerie de C. SIMON, Imprimeur de LL. AA. SS. Meſſeigneurs le Prince de CONDÉ, & le Duc de BOURBON, rue des Mathurins. 1774.

THÉATRE
DE
SOCIÉTÉ.

Liberius, si
Dixero quid, si fortè jocosius: hoc mihi juris,
Cum veniâ dabis.

Horat. Sat. IV, Lib. I.

L'ON trouve, chez le même Libraire, les Ouvrages suivans, du même Auteur.

DUPUIS & DESRONAIS, *Comédie en trois Actes, & en vers.*

LA VEUVE, *Comédie en un Acte, en prose.*

LE ROSSIGNOL, *Comédie en un Acte, & en Vaudevilles.*

Et toutes les autres Pieces qui composent le Théâtre de Société.